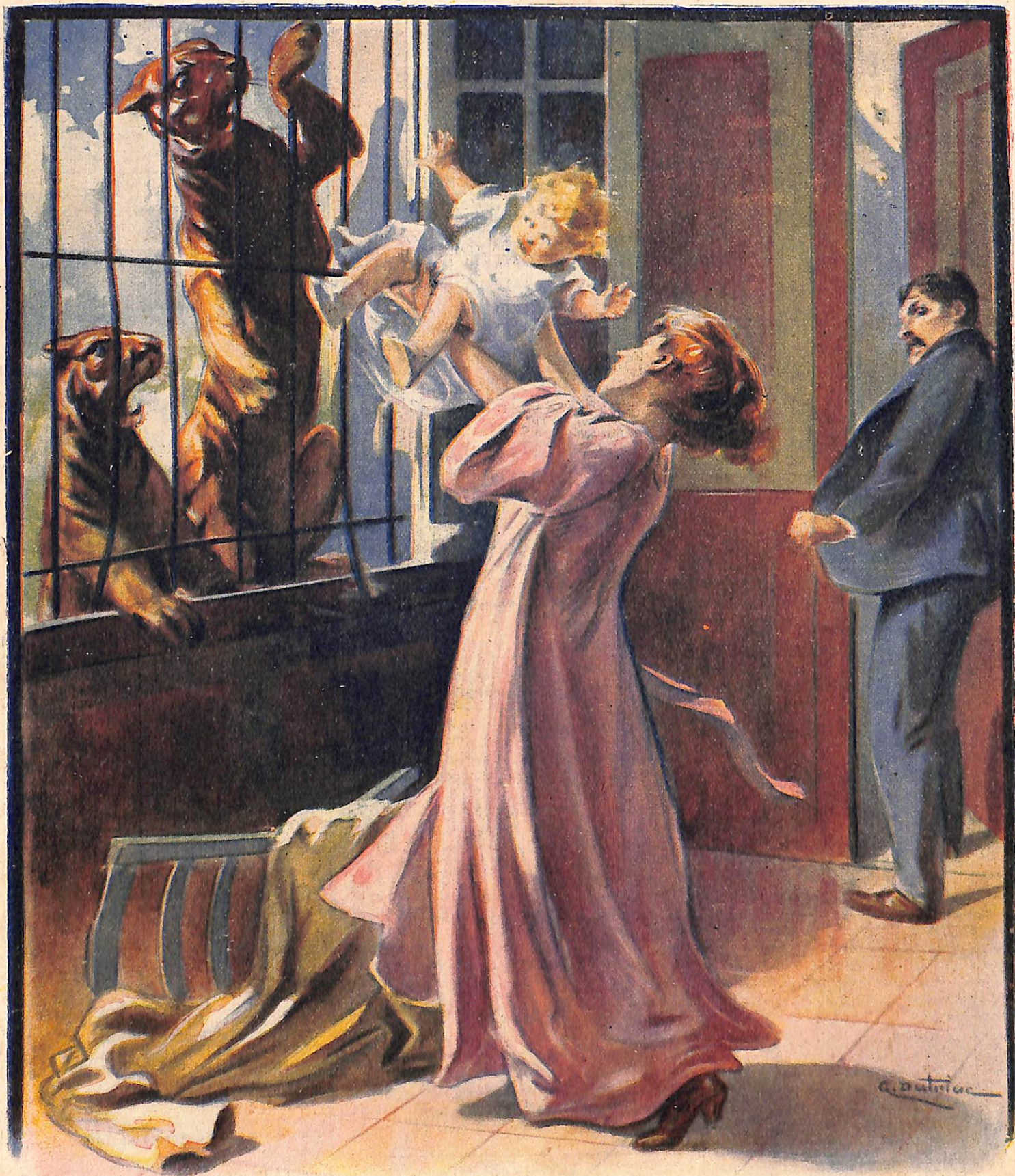


Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

+ 146, Rue Montmartre, PARIS (2^e)

et des Aventures de Terre et de Mer



LE SIÈGE D'UN "BUNGALOW", par VICTOR FORBIN

À cette minute suprême, une inspiration diabolique traverse le cerveau de la jeune femme. Pour donner à son mari le temps de trouver une arme, elle court au bébé, l'apporte devant la fenêtre dans l'espoir d'exciter la convoitise des fauves et de fixer leur attention.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS

Paris, Seine, S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies. 2 50
Etranger. 3 fr.

SIX MOIS

Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies. 5 fr.
Etranger. 6 fr.

UN AN

Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies. 10 fr.
Etranger. 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés mais en timbres français seulement.

NOTRE GRAND CONCOURS



Six semaines en Tripolitaine

CINQUIÈME QUESTION

Voici un groupe de prisonniers arabes capturés pendant le dernier combat et qui viennent d'être amenés devant l'état-major italien pour y subir un interrogatoire serré. Regardez ces guerriers à l'œil farouche ; regardez-les attentivement ; leurs physionomies sont éloquentes, je vous assure, et si vous êtes observateurs — ce dont nous ne doutons pas — vous y lirez le nom de la tribu à laquelle ils appartiennent.

MARCHE A SUIVRE

Ce Concours comporte 6 questions — plus une question de classement — dont les solutions devront nous parvenir, ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 3 Juin 1912. Chacun des concurrents devra coller en tête une bande d'abonnement ou les 6 bons de Concours publiés au bas de la dernière page des numéros 803 à 808, et les adresser, sous enveloppe affranchie, à M. Henri BERNARD, Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. — Le palmarès et les solutions seront publiés le 14 Juillet.

Prime à nos Abonnés

Tout nouvel abonné de 3 mois, 6 mois ou d'un an partant du 15 avril donnera droit à notre intéressante Prime Gratuite.

La Vie Active

par le Colonel ROYET

Captivant recueil illustré, véritable vade-mecum propre à guider les énergies dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine.

EXTRAIT DU SOMMAIRE : Sachons nous débrouiller. Pour cultiver sa force. La vie au grand air. Comment on campe. Auto et bicyclette. Aérostation et aviation. Tir et chasse. Pêche et canotage. Sachons nous défendre. L'art de voyager. Pour aller aux Colonies, etc.

LES ÉCLAIREURS DE FRANCE (BOY-SCOUTS FRANÇAIS)

Les lecteurs du Journal des Voyages se sont trop vivement intéressés à la création des Eclaireurs de France pour que nous ne continuions pas de les tenir au courant de l'organisation et des progrès de cette association. Dans la brochure qu'a fait paraître, voici quelques semaines, le Comité de Direction, figurent les noms des éminentes personnalités qui ont bien voulu accepter de patroner cette œuvre d'union nationale.

Comité de Patronage

Abel BALLIF, O. * * *, président du Touring-Club de France.
André BEAUMONT, *, aviateur (Enseigne de vaisseau J. Conneau).
Vice-amiral BESSON, G. O. *.
Gabriel BONVALOT, O. *, explorateur, directeur du Comité Duplex.
D^r Jean CHARCOT, O. *, explorateur.
J. CHARLES-ROUX, C. *, ancien député, président de la Compagnie Générale Transatlantique.
Paul DESCHANEL, de l'Académie française.
Henry DEUTSCH DE LA MEURTHE O. *.
Paul DOUMER, sénateur, ancien gouverneur de l'Indo-Chine.
Général DODDS, G. C. *.
Marcel DUBOIS, *, professeur à la Sorbonne.
Vice-amiral FOURNIER, G. C. *.
Gabriel HANOTAUX, O. *, de l'Académie française.
Jules HARMAND, C. *, G. C. * * *, ambassadeur honoraire.
Baron E.-G.-J. HULOT, *, I. *, secrétaire général de la Société de Géographie.
Général de LACROIX, G. C. * * *, ancien généralissime.
Cte Henri de LA VAULX, *, I. *, vice-président de l'Aéro-Club de France.
Ernest LAVISSE, G. O. *, de l'Académie française, directeur de l'Ecole Normale Supérieure.
Georges LECOMTE, O. *, président honoraire de la Société des Gens de lettres.
Colonel MARCHAND, C. *.
Louis MARIN, député de Nancy.
Colonel MONTEIL, O. *, I. *.
Edmond PERRIER, C. *, I. *, de l'Institut, directeur du Muséum.
Charles PREVET, O. *, directeur du Petit Journal.

Nos lecteurs retrouveront dans ce comité de patronage, que nous publions ci-contre, nombre de noms qui leur sont familiers ; ce sont ceux de savants, de géographes et d'explorateurs célèbres, ce sont ceux d'hommes d'action qui ont donné maintes fois des exemples d'initiative, d'énergie et de patriotisme.

Or, ne sont-ce pas là les principales qualités que l'Association des Eclaireurs de France veut réveiller et développer chez les jeunes gens ?

Le mouvement créé par ses dévoués organisateurs prend une extension chaque jour grandissante et d'ailleurs constatée par la presse. Grâce aux articles consacrés par plusieurs grands quotidiens aux Eclaireurs de France, grâce aussi aux conseils donnés dans la brochure qu'a fait paraître l'Association, grâce enfin surtout à la noblesse de l'idée, de nouvelles sections de Boy-Scouts Français se forment un peu partout et nos vaillants petits éclaireurs vont connaître avec les beaux jours une véritable popularité.

La brochure contenant les Statuts et Règlements de l'Association, ainsi que toutes les indications nécessaires pour former des troupes d'éclaireurs, est envoyée franco contre la somme de 0 fr. 50 adressée en timbres-poste à M. le secrétaire général des Eclaireurs de France, 146, rue Montmartre, Paris.

BUREAU pour 1912

Président : André CHÉRADAME.
Vice-Présidents : Georges BERTIER, Augustin DUFRESNE, J. TONI-MATHIEU.
Secrétaire général : Paul CHARPENTIER.
Trésorier : Francis YOUNG.

Comité Directeur

Georges AUDIGIER, * A. *, ancien député, 61, rue Scheffer.
Nicolas BENOIT, *, lieutenant de vaisseau à bord du contre-torpilleur La Pique, à Bizerte.
Georges BERTIER, A. *, directeur de l'Ecole des Roches-Verneuil (Eure).
Paul BUREAU, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes sociales, 83, rue du Cherche-Midi.
Paul CHARPENTIER, directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre.
André CHÉRADAME, homme de lettres, 16, rue Lalo.
Félix COMTE, *, directeur d'Ecole de la Ville de Paris, 154, faubourg St-Honoré.
Augustin DUFRESNE, armateur, 4, rue de Monbel.
Léon EYROLLES, O. *, directeur de l'Ecole spéciale des Travaux publics, Arcueil-Cachan.
Georges GALLIENNE, pasteur, 15, rue de l'Avre.
A.-F. KLEINE, O. *, directeur de l'Ecole Nationale des Ponts et Chaussées, 28, rue des Saints-Pères.
Paul LABBÉ, * I. *, secrétaire général de la Société de Géographie commerciale, 14 bis, rue Montaigne.
H. MIMAUT, O. *, ministre plénipotentiaire, 23, rue d'Artois.
Georges RAVERTAT, industriel, 1, rue Legendre.
Georges RODRIGUEZ, avocat, secrétaire du « Camping Club », 29, rue de Provence.
Maurice RONDET-SAINT, membre du Comité de la Ligue Maritime, vice-président du Comité Nautique et secrétaire du Comité colonial du T. C. F., 86, avenue Malakoff.
Paul DE ROUSIERS, secrétaire général du Comité Central des armateurs de France, 19, rue de Bourgogne.
Albert-Emile SOREL, homme de lettres, 82, rue Bonaparte.
Auguste TERRIER, *, secrétaire général du Comité de l'Afrique française, 21, rue Cassette.
J. TONI-MATHIEU, I. *, directeur de la Société d'Echange international des jeunes gens, 36, boulevard Magenta.
Francis YOUNG, I. *, président du « Camping Club », 10, place de l'Hôtel-de-Ville, Asnières.
CONSEIL JUDICIAIRE
Albert SAUCIER, I. *, notaire à Paris, membre du Comité de contentieux du T. C. F., 164, faubourg St-Honoré.

Le Siège du Bungalow

LES IMPRÉVUS DES
VILLÉGIATURES HINDOUES

Le Deccan est une des régions les plus chaudes des Indes et la capitale de cette province, Hyderabad, est inhabitable en été pour les quelques Européens, commerçants, fonctionnaires, officiers, qui s'y sont fixés.

D'ailleurs, la coutume est générale dans la vaste péninsule. Dès le mois de mai, les blancs émigrent vers les hauteurs les plus voisines de leur résidence.

Takigiri est un village indigène qui doit depuis quelques années une certaine vogue à sa situation privilégiée. Perché sur une hauteur de sept à huit cents mètres, il n'est pas très éloigné d'une petite gare que dessert la ligne d'Hyderabad à Madras.

Une forêt immense avance ses derniers arbres à moins d'un kilomètre du village, et les chasseurs peuvent y trouver à foison gibier de poil et gibier de plume. Cailles, perdrix, lièvres, s'aventurent jusqu'aux premières maisons.

Et vous ne sauriez vous engager sous bois sans faire bientôt la rencontre d'une antilope ou d'une bande de cochons sauvages. Les pêcheurs à la ligne peuvent satisfaire leur passion à quelques minutes de Takigiri, dans les nombreux rivières dont les eaux limpides murmurent au creux des vallées voisines.

Enfin — et c'est un avantage appréciable — les tigres sont peu redoutables dans la région. Des années se passent sans qu'ils y fassent leur apparition. C'est à peine s'ils enlèvent un ou deux buffles par an, et une dizaine de chèvres ou de moutons, dans un rayon de vingt à vingt-cinq lieues.

Et M. Jan Hamilton, caissier de la maison Brothers, la plus importante firme d'Hyderabad, s'était installé avec sa femme, leur fillette et les deux domestiques dans le bungalow, une maison sans étage supérieur, et qui comprenait quatre pièces, avec une véranda sur deux des façades.

Un de ses amis l'avait imité : M. Robert O'Doholy, employé de banque, était venu se fixer avec sa femme et ses deux enfants dans un bungalow semblable, distant de quatre à cinq cents mètres. Une lande inculte et non bâtie séparait les deux maisons.

Ces détails exposés, prêtons l'oreille à la causerie qui se déroule dans la salle à manger du bungalow, entre M. Hamilton, arrivé à l'instant d'Hyderabad, et sa jeune femme, qui vient de déposer dans un hamac la fillette endormie.

Le caissier est tout à la joie de passer ces deux journées de samedi et de dimanche avec sa petite famille, loin de la chaleur de la grande ville.

« Et je te promets pour ce soir une belle brassée de cailles et de perdrix, *darling* ! »

« Qu'y a-t-il ? Tu t'es blessée ? Un scorpion ? Un serpent ? »

— Là ! Là ! »

Une peur atroce la paralysait. Son bras, comme secoué de convulsion, pointait vers la lande.

« Là ! là ! Oh ! mon Dieu ! »

Et ce fut le tour du mari de trembler d'effroi : son regard rencontrait enfin deux masses jaunâtres aplaties derrière une touffe de buissons, à deux cents mètres de distance, à mi-chemin entre les deux maisons.

« Des tigres ! Ciel ! Des tigres ! »

Lui aussi, la terreur le paralysait. Mais les fauves, qui rampaient jusqu'alors comme un chat aux aguets, étaient parvenus devant un alignement de grosses roches qui leur barrait la route. Et le bond dont ils franchissaient l'obstacle secouait soudain la torpeur du caissier.

Déjà, la jeune femme, s'emparant du bébé, avait couru à la salle de bains, la seule pièce dont la fenêtre fût munie de barreaux de fer. Et Hamilton, sans prendre le temps de fermer les issues, s'élançait derrière elle. Son sang-froid l'avait complètement abandonné.

« Mon fusil ? Où as-tu posé mon fusil ? »

— Sous le lit !

— Les cartouches ? Les cartouches ?

— Dans l'armoire !

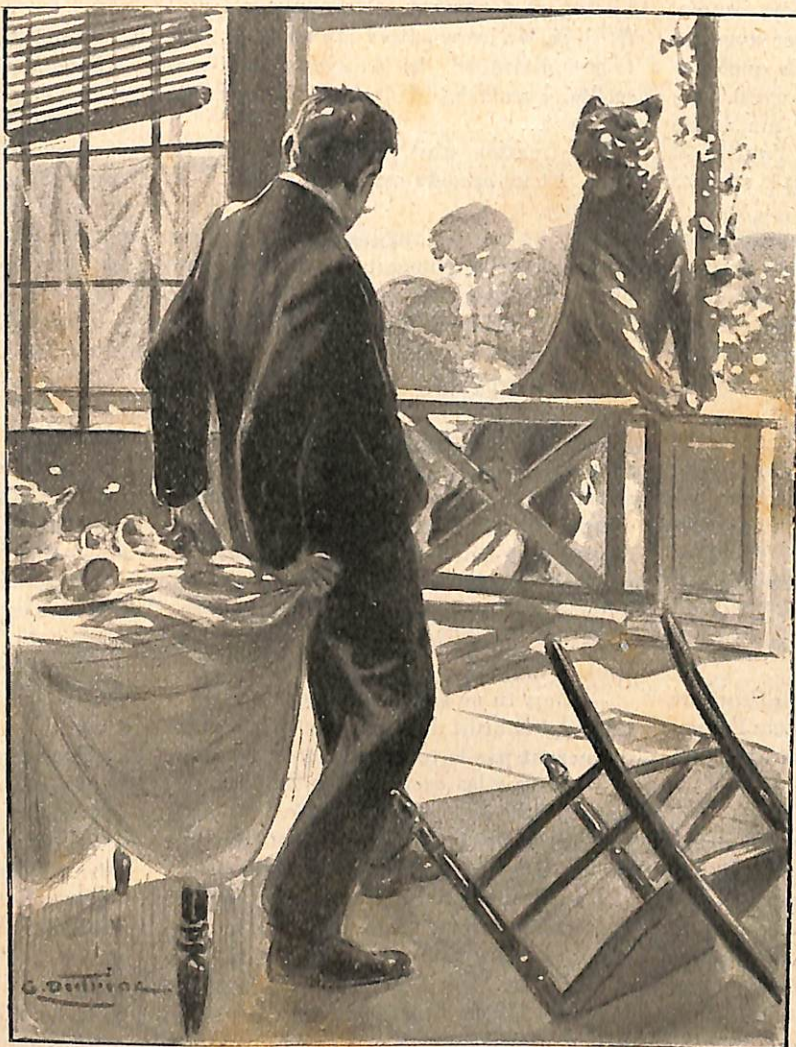
— Dans l'armoire ? Dans laquelle ? Ah ! mon Dieu ! Mon Dieu ! Nous sommes perdus ! »

Il allait et venait comme un fou, ne sachant plus s'il courrait d'abord au fusil ou aux cartouches. Sa femme augmentait son trouble avec ses appels désespérés. Soudain, il s'aperçut qu'il n'avait fermé ni les portes ni les fenêtres, et, rebroussant chemin, se heurtant aux meubles, il revenait dans la salle à manger.

Il s'arrêta net, dès le seuil, comme pétrifié : dans l'embrasure de la porte, un tigre, planté sur la véranda, détachait son énorme silhouette sur le ciel bleu.

À quatre mètres de distance, l'homme et le fauve restaient immobiles, silencieux, comme fascinés l'un l'autre par leur brusque apparition. Un cri de la femme, et la bête fut la première à remuer. Prête à pénétrer dans la chambre, elle se ramassait déjà sur ses jarrets. Et, d'un geste instinctif, l'Anglais affolé saisissait sur la table une théière de porcelaine et la lançait à la tête du tigre.

Le fracas de l'objet qui se brisait en



LE SIÈGE DU BUNGALOW

L'homme et le fauve restaient immobiles, comme fascinés l'un l'autre.
(P. 433, col. 3.)

— À peine arrivé, tu veux déjà courir sous le soleil ?

— J'en ai assez de l'éternel ragoût de mouton de l'hôtel ! Et tu peux te préparer à plumer la paire de perdrix que je vais te rapporter avant une heure ! Figure-toi qu'en remontant de la gare avec O'Doholy...

— Sa femme et ses enfants sont donc arrivés ?

— Mais si tu étais un peu plus curieuse, chère femme, tu les aurais déjà aperçus sous leur véranda ! Tiens ! »

Il l'entraînait vers la fenêtre d'où l'on distinguait, au delà de la lande, le bungalow de son camarade ; mais ils n'avaient pas atteint leur poste d'observation, qu'elle s'arrachait à sa tendre étreinte en poussant un cri perçant :

mille pièces intimidait sans doute le tigre, car il recula sur la véranda. Mais déjà le caissier avait battu en retraite par la chambre à coucher, et, tout tremblant, hors de souffle, il atteignait enfin la salle de bains, dont sa femme tenait la porte entrebâillée.

« Sauvé ! Ah ! mon chéri ! *My darling !* »

Elle se pendait à son cou, le couvrant de baisers ; et ses larmes mouillaient le visage du pauvre garçon, qui, peu à peu, reprenait possession de son sang-froid. Et il eut le courage de mentir.

« Oui, nous sommes sauvés, chère femme. O'Doholy va venir nous délivrer avec les gens du village. C'est l'affaire de quelques minutes. Et notre *caretaker* qui est descendu à la gare pour chercher ma valise peut revenir d'un moment à l'autre. Il n'est pas brave, mais justement ! ses cris donneront l'alarme. »

Il cherchait à la rassurer en trompant sa propre angoisse car il savait que le bungalow était la dernière maison du village et que les huttes indigènes les plus rapprochées étaient distantes d'un millier de mètres ; personne n'entendrait les cris de Dam Rali, le domestique.

Et, en tous cas, les habitants de Takigiri ne passèrent jamais pour des exemples de bravoure ; leur premier soin serait de s'enfuir ou de se cadénasser derrière leurs portes.

Et il omettait à dessein d'apprendre à sa femme qu'O'Doholy était parti à cheval, pour rendre visite à des amis, dans un village éloigné.

« Rassure-toi, chérie, une demi-heure de siège, voilà tout ce que nous coûtera l'aventure. Ah ! si j'avais pu seulement prendre mon fusil !

— Ecoute ! »

Elle lui imposait silence en posant sur sa bouche sa main tremblante, et, penchés sur la porte, ils perçurent un sifflement qui les glaça d'effroi : les tigres, enhardis, avaient passé d'une pièce à l'autre, et, de l'autre côté de ces deux centimètres de planches, le mufle collé au parquet, ils reniflaient leur proie.

Puis, le bois grinça. Les griffes des fauves tâtaient l'obstacle. Et un grincement plus accentué prouva aux assiégés que l'œuvre de destruction commençait. Au contact des terribles pattes, de longs copeaux devaient se détacher des planches. Bientôt, une ouverture apparut à mi-hauteur d'homme, une ouverture qui s'agrandirait rapidement, qui livrerait passage aux bêtes furieuses !

Quand les secours arriveraient, il serait trop tard ! Trois cadavres atrocement déchiquetés, c'est tout ce que les sauveteurs trouveraient dans le bungalow !...

Et ce fut sans nul doute cette vision lugubre qui provoqua chez le caissier un acte fou.

S'armant de son couteau de poche, il s'élançait soudain vers l'ouverture et plongeait la lame dans le trou béant, au risque de se faire happer la main.

Un hurlement féroce prouva qu'il n'avait

pas frappé dans le vide et que la lame, maintenant rougie de sang, avait entamé la peau d'un assaillant. Puis, les craquements du parquet troublèrent seuls le silence : les fauves battaient en retraite.

L'oreille tendue, accroupis derrière la porte, les deux époux s'étreignaient les mains, prêts à pousser un cri de joie, quand un rugissement les fit sursauter : derrière eux, la tête d'un tigre s'appuyait aux barres de la fenêtre !

Renonçant à forcer la porte de la salle de bains, les fauves avaient fait le tour de la maison et découvert cette nouvelle issue ! Et déjà, de leurs pattes massives, ils tentaient d'arracher les barreaux qui, mal scellés, branlaient dans la maçonnerie de briques !...

La situation était plus critique que jamais. Et les secours espérés tardaient à se produire.

Réveillé par les rugissements des deux fauves, le bébé poussait des cris perçants qui achevaient de démoraliser le jeune couple. Que faire ? Comment empêcher les deux monstres de continuer leur pression sur les barres qui déjà se tordent et se descellent ?...

Fou de désespoir, Hamilton s'élançait vers la fenêtre, le couteau en main, quand sa femme le tira en arrière. La gravité du danger la remettait soudain en possession de son sang-froid. Et, rapidement, à deux mètres des gueules écumantes dont l'haléine empestait la chambre, elle prononça :

— Jan, il faut que tu ailles chercher ton fusil. Il le faut !

— Mais tu ne songes donc pas qu'ils entendront le bruit de la porte et qu'ils ne me donneront pas le temps d'aller le prendre !

— Je vais les occuper à la fenêtre. Va ! Va vite ! Sous le lit, souviens-toi ! Et le sac des cartouches dans l'armoire, au troisième rayon, à droite. Va, Jan ! Sauve-nous ! »

Il s'agit maintenant pour elle d'accaparer l'attention des fauves, tandis que le mari tirera sans bruit les verrous et courra chercher l'arme. Elle s'est rapprochée de la fenêtre, et, insensible aux rugissements des fauves et à leurs regards chargés d'éclairs, elle les invective, leur touche le mufle du bout d'une baguette, fait mine de s'approcher encore plus près.

« Va, Jan ! Va vite ! » répète-t-elle entre deux cris, sans tourner la tête.

Un léger bruit lui annonce que son mari s'est glissé par la porte entr'ouverte, et son cœur bat plus vite. Dans quelques minutes, il rapportera l'arme vengeresse, le plomb libérateur. Mais elle a peine à étouffer un cri de terreur.

Les fauves, eux aussi, ont perçu le bruit, et, les pattes immobiles au rebord de la fenêtre, ils écoutent... Ont-ils éventé le projet ?

Vont-ils s'élançer sur la véranda, revenir dans la maison, surprendre Jan avant qu'il ait en main fusil et cartouches ?

« Lâches ! Monstres ! Bêtes enragées ! Lâches ! Lâches ! »

Elle injurie les tigres, leur crache à la face, les frappe de sa badine. Et une inspi-

ration diabolique traverse son cerveau. Elle court au bébé, l'apporte devant la fenêtre, l'élève au-dessus du rebord, dans l'espoir que cette odeur de chair fraîche et tendre excitera la convoitise des fauves, exaspérera leur colère. Mais, eux avec un grognement rauque, ont bondi en arrière, comme si l'apparition du pauvre leur était un épouvantail. Leur longue queue bat à coups violents leur corps efflanqué. Puis, humant l'air bruyamment, les naseaux élevés, ils poussent un nouveau grognement, s'élançant, disparaissent au coin de la maison.

« Jan ! Jan ! *Take care !* Prends garde ! »

Sans lâcher l'enfant, la pauvre femme a ouvert la porte, prête à mourir aux côtés de son mari. Son regard affolé fouille le long vestibule. Brusquement, une ombre obstrue en partie la grande baie lumineuse que fait au fond du couloir l'encadrement de la porte d'entrée : le plus grand des fauves a fait irruption.

Et elle crie encore :

« Jan ! Où es-tu ? Jan, prends garde ! Le tigre, Jan ! Le... »

Mais son appel désespéré meurt sur ses lèvres.

Dans sa course affolée à travers les chambres, elle a failli bousculer son mari qui, accroupi près de la porte de la salle à manger, d'où il commande le vestibule, a l'immobilité d'une statue.

Un genou en terre, il a posé le bout du canon sur le dossier d'une chaise, et il attend, le doigt à la gâchette, il attend le moment suprême, le moment qui décidera de sa destinée et de l'existence et de son enfant.

Une cartouche de rechange est entre ses dents, et plusieurs autres s'entassent sur le plancher à portée de sa main...

La terrible angoisse de la pauvre mère ne devait pas se prolonger longtemps. Le tigre, qui s'amenait à petits pas, comme s'il flairait la mort, n'était plus qu'à quatre mètres de distance, quand la balle le frappa entre les deux yeux. Foudroyé, il s'abattait, sans convulsion.

Et, comme si le fusil du caissier provoquait un écho rapproché, une détonation, suivie immédiatement de plusieurs autres, lui répondait : M. O'Doholy et ses domestiques, accourus enfin au secours des assiégés, abattaient le deuxième tigre sur les marches de la véranda.

Les tigres étaient morts, et, avec eux, la vogue de Takigiri, en tant que lieu de vil-légiature.

Dans les deux jours qui suivirent cette aventure, les quelques familles blanches qui étaient venues y chercher l'air pur et la fraîcheur redescendaient en hâte, à Hyderabad, prêtes à affronter la chaleur, la poussière et les mauvaises odeurs de la capitale du Deccan.

Pour de longues années encore, ce ne sera pas un placement de père de famille que d'acheter des terrains à Takigiri et d'y bâtir. On n'aurait pour clientèle que des chasseurs de tigres !

✻ VICTOR FORBIN.

Une grande énigme russe

Le Prisonnier sans nom
de Kexholm

Si le Masquedjefer a fait couler des flots d'encre en France et dans le monde entier, le prisonnier sans nom détenu pendant trente-neuf ans à la forteresse de Kexholm n'a pas suscité moins de curiosité en Russie pendant un siècle. Des historiens, des romanciers ont depuis 1801 essayé maintes fois de découvrir l'identité du malheureux, sans jamais y parvenir. Il aurait fallu pour cela être admis à compulser les archives de la Cour, mais les membres de la famille impériale ont seuls le droit de les lire. Danilevsky, Puschkin, Tourgueneff lui-même ne parvinrent pas à obtenir cette faveur et la grande énigme russe de la fin du XVIII^e siècle n'aurait jamais été résolue sans un poète, le professeur Reussner. Son intimité avec un grand-duc lui permit d'arriver à ses fins. Il est le seul profane qui ait pu compulser ces fameux manuscrits secrets. Encore dut-il s'engager sur l'honneur à ne prendre aucune note, à n'écrire ni un nom, ni une date. Mais, doué d'une excellente mémoire, il relata sitôt rentré chez lui ce qu'il venait de lire avec grand soin. Le plus intéressant, du reste, n'était pas de posséder dans ses termes exacts le rapport du commandant de la forteresse de Kexholm, mais de connaître les faits, de soulever le voile. L'espoir du professeur Reussner ne fut pas déçu. Ces notes, ces lettres, qui portent sur une période de quarante et un ans, ont révélé l'un des faits les plus épouvantables de l'histoire. Voici, résumées, les notes les plus intéressantes du commandant de la forteresse :

« Le 16 juillet 1762, à deux heures du matin et par ordre de Sa Majesté l'impératrice Catherine, le colonel de gendarmerie comte Vassili Scheremetieff et le lieutenant baron Karl Budberg m'ont amené un prisonnier. Une lettre de Sa Majesté m'enjoignit de l'enfermer dans la cellule la plus sombre de la forteresse. La porte en sera murée. Une trappe, au plafond, permettra seulement de lui passer sa nourriture. Je devrai toujours garder sur moi la clef de cette trappe. Personne ne devra adresser la parole au prisonnier qui restera enchaîné jusqu'à sa mort. Il sera porté sur les registres de la prison sous la désignation du « prisonnier sans nom », et j'informerai Sa Majesté de sa santé une fois par an.

« L'homme est de taille moyenne et porte l'uniforme de général de cavalerie. Il pèse 165 livres. On l'a amené enchaîné et je n'ai pas vu son visage qui était masqué, mais ses cheveux sont noirs.

« A quatre heures du matin, la même nuit, nous avons enfermé le prisonnier dans la cellule n° 2. En présence des deux officiers, la porte a été murée et j'ai fermé la trappe à clef. A huit heures, je lui ai porté une livre de pain noir, une once de sel et un quart d'eau bouillie. Il mangea de bon appétit et dit une prière. Depuis il marche sans arrêt dans sa cellule.

1763. — (Par ordre de Sa Majesté l'impératrice Catherine II.)

« Le prisonnier de la cellule n° 2 est pâle mais semble robuste et fort. Je lui ai donné une natte pour qu'il puisse, en l'étendant sur le sol, se préserver de la malaria. Il s'en est montré très reconnaissant. Il supporte sa captivité

avec stoïcisme, parle souvent seul, mais ne se plaint jamais. La nuit de Pâques j'ouvris la trappe pour lui dire : « Christ est ressuscité. » Il me regarda d'un air surpris et répéta : « En vérité, Christ est ressuscité... »

Pendant quinze ans, les notes se succèdent, identiques ou presque dans leur teneur, mais l'écriture change. Il est évident que le commandant de la forteresse a été remplacé. Le nouveau semble plus intime avec le prisonnier.

1790. — « J'ai pris la liberté de prélever sur ma propre cuisine les repas du n° 2. Il mange avec plus d'appétit. J'ai pu couper sa barbe, ses cheveux qui sont blancs comme neige et ses ongles et je lui ai donné la Bible, ce qui a paru lui faire grand plaisir, mais il n'a pas dit un mot. Il ne se plaint jamais et reste robuste. Pourtant il m'apparaît comme une ombre d'un autre monde.

1796. — « J'ai ouvert la trappe du prisonnier de la cellule 2 pour informer celui-ci de la mort de l'impératrice. Il s'est levé, les bras en croix, et a crié :

« — Dieu ait son âme ! »

« Peu de temps après je lui annonçai que Sa Majesté le czar Paul I^{er} venait de monter sur le trône. Il haussa les épaules et murmura :

« — Puisse-t-il être bon pour ceux qui souffrent ! »

1801. — « J'ai ouvert la porte de la cellule 2 pour apprendre au prisonnier que le czar Paul étant mort, Alexandre I^{er} le remplaçait sur le trône. Il m'a regardé avec indifférence, puis je l'ai entendu dire :

« — Nos destinées sont dans les mains de Dieu. »

« Il paraît affaibli. J'ai fait chauffer sa cellule et je lui ai donné des vêtements en flanelle. »

1802. — « Sa Majesté l'empereur Alexandre I^{er} a visité la forteresse et m'a dit :

« — Je gracie tous les prisonniers enfermés ici. Faites-les relâcher. »

« Je lui obéis aussitôt, mais je crus devoir le mettre au courant au sujet du prisonnier sans nom détenu à Kexholm depuis plus de trente-neuf ans. Très étonné, Sa Majesté m'ordonna de la mener jusqu'au malheureux, ce que je fis. On abattit la muraille qui cachait la porte et le vieillard apparut, très calme.

« — Qui êtes-vous ? dit le czar.

« — Je ne pourrais le dire qu'à l'empereur Alexandre I^{er}, murmura le prisonnier d'une voix éteinte.

« — Je suis Alexandre I^{er}.

« — En ce cas, je ne puis le dire qu'à vous seul. »

« Le czar ordonna que le vieillard prît un bain et fût vêtu décemment, après quoi, il se le fit amener dans mon bureau. Les yeux du mystérieux prisonnier ne pouvaient supporter la lumière. On baissa les rideaux. L'empereur et l'homme restèrent alors en tête à tête pendant une heure. Que se dirent-ils ?... Je n'en sais rien. Quand il me fut permis d'entrer, je vis que Sa Majesté était en proie à une émotion violente. Des larmes coulaient sur ses joues.

« — Le prisonnier sans nom est libre, me dit l'empereur, mais il ne peut se résoudre à quitter les lieux où il a passé la plus grande partie de sa vie. J'ai accédé à ses vœux. Vous voudrez bien veiller à ce qu'il ne lui manque rien. Il dit qu'il vous aime beaucoup, car vous fûtes toujours bon pour lui durant ses longues années de souffrance. »

« Le czar dina seul avec le prisonnier et, après lui avoir donné son propre manteau, il l'embrassa affectueusement et partit.

« Le vieillard me parut très faible. Son entretien avec Alexandre I^{er} l'avait profondément remué.

« Je lui ai fait arranger un appartement de trois pièces. Tout le monde ici le traite avec déférence. Au cours de nos affectueuses conversations, nous nous appelons mutuellement « mon frère » et vraiment je l'aime comme un membre de ma famille. Mais jamais, jamais il ne prononce un mot ayant trait à son passé. Il doit y avoir quelque chose d'horrible dans la vie de cet homme. Chaque jour, il va s'asseoir dans son ancienne cellule et là, seul dans la demi-obscureté, inlassablement il pense.

1803. — « Mon hôte s'étant plaint de souffrir du cœur, j'ai fait venir le docteur qui a diagnostiqué des troubles cardiaques assez graves. L'empereur averti a envoyé son propre médecin, mais celui-ci a déclaré que tout allait bien.

« Ce matin, mon « frère » est venu me demander si je ne pourrais pas faire placer un lit dans la cellule n° 2. J'accédai immédiatement à son désir. Alors il s'étendit sur la couche, croisa les mains sur sa poitrine et dit doucement :

« — Pardonnons aux autres pour qu'on nous pardonne. Né dans le luxe, j'étais malheureux, je meurs joyeux dans la pauvreté. Dieu juste, ouvre-moi les portes d'un monde meilleur. Au revoir, mon cher frère. »

« Ayant ainsi parlé, il ferma les yeux et mourut. Ses lèvres serrées semblaient retenir encore son secret impénétrable.

« J'informai le czar qui envoya un cercueil de bois précieux et une croix de marbre blanc portant cette seule inscription :

Le prisonnier sans nom.

« Le bon vieillard ayant été enterré dans la cour militaire, j'eus l'idée de regarder les objets qui lui avaient appartenu. Sur la garniture de l'uniforme qu'il portait quarante et un ans plus tôt en arrivant à la forteresse, je vis une petite couronne de la dynastie régnante et une lettre russe P. Mais dans la poche d'un vêtement qu'il portait quelques jours avant sa mort se trouvait une lettre inachevée. Je lus :

« — Mon cher petit-fils, je sens qu'il me reste peu de temps à vivre. Je tiens à t'envoyer ma dernière pensée. Ayant trouvé ton grand-père sous les traits d'un pauvre prisonnier sans nom, tu voulais tirer de l'injustice qu'il a subie une vengeance éclatante. Mais crois-moi, oublions nos ennemis. Le trône, la puissance, les honneurs sont trop insignifiants pour celui qui a trouvé la vérité. Il ne saurait être qu'un idéal pour nous, c'est notre pitié pour ce qui souffre, notre amour pour ce qui aime... »

J'ai fait parvenir à l'empereur la dernière pensée du vieillard. En réponse, Sa Majesté vient de m'adresser son portrait en miniature. Le bijou est entouré de diamants et on peut lire derrière :

Ma gratitude, mon affection. Alexandre.

Ici se terminent les notes du commandant de la forteresse lues par le professeur Reussner. Elles suffisent à faire deviner l'identité du mystérieux prisonnier sans nom. Il n'était autre que le czar Pierre III qu'on croyait jusqu'ici avoir été étranglé par le général Orloff au château de Ropsha près de Saint-Petersbourg en juillet 1762. Orloff était le favori de l'impératrice Catherine, femme de Pierre III, qui monta sur le trône après la fin mystérieuse de son époux, sous le nom de Catherine II. On a dit que l'empereur était brutal et voulait faire enfermer sa femme dans un monastère. Ce n'est qu'une partie de la vérité. Pierre III, trop bon et trop faible, ne put enrayer l'inconduite de sa femme et les reproches incessants qu'il lui adressait ne firent que l'exaspérer. Aussi ne recula-t-elle pas devant l'un des crimes les plus affreux qu'on puisse trouver dans l'histoire.

ANDRÉ REUZE.

Massacres sur commande

Le "Ratier" officiel du Comté d'Essex

Nous avons exposé l'an dernier que le Sud-Est de l'Angleterre avait failli recevoir la visite de la peste, et que le fléau n'avait été repoussé que grâce aux énergiques mesures prises rapidement par le gouvernement et par les municipalités.

Comme le microbe de la terrible maladie est véhiculé et transmis par les puces des rats, le moyen le plus efficace pour protéger un pays consiste à massacrer tous les rats de la région. Mais c'est plus facile à dire qu'à faire ! Ces rongeurs sont intelligents et malins ; quand un certain nombre de leurs « parents et amis » ont trouvé la mort dans des circonstances suspectes, ils finissent par se méfier des pièges et des appâts empoisonnés.

Et les spécialistes de la « mort-aux-rats » doivent alors varier leurs moyens d'action, sous peine d'échouer lamentablement dans leur meurtrière entreprise !

Nous avons là l'explication des étonnants succès de M. E. Bunting, que la presse d'outre-Manche a décoré du titre pittoresque de *King of the Ratmen*, le Roi des Ratiers !

C'est un homme extraordinaire que M. Bunting. Il y a deux ans encore, il était attaché comme chimiste à une usine de l'Essex, et l'on peut dire

congé de quinze jours pour lui permettre de répondre à ces demandes. Quand son congé prit fin M. Bunting additionna les honoraires que lui avaient octroyés les usiniers. Le total formait la somme de 760 francs.

Le chimiste avait trouvé sa voie ! La destruction des rats lui rapportait quatre ou cinq fois plus que les analyses !

Ne soyez donc pas surpris d'apprendre que M. Bunting s'empresse de donner sa démission et qu'il envoya joyeusement sa blouse et ses cornues de chimiste industriel se promener par-dessus les moulins ! Il ne devait pas perdre au troc !

Huit villes du comté d'Essex le nommaient *ratier officiel*, et de gros industriels lui confiaient la direction de l'extermination de leurs rongeurs.

Bientôt, l'expert ne suffisait pas à la tâche, et il formait des élèves, mais, naturellement, sans leur confier la recette de ses compositions. Il faut convenir qu'il aurait fait preuve d'une naïveté bien peu commerciale en se créant ainsi des concurrents.

Actuellement, M. Bunting occupe une quinzaine de personnes, qui le secondent aussi bien dans la fabrication de ses poisons que dans leur distribution. Mais il compte surtout sur son activité, et, pour économiser son temps, il ne voyage plus qu'en automobile, quand il se rend de district en district pour exterminer les redoutables « pestifères ».



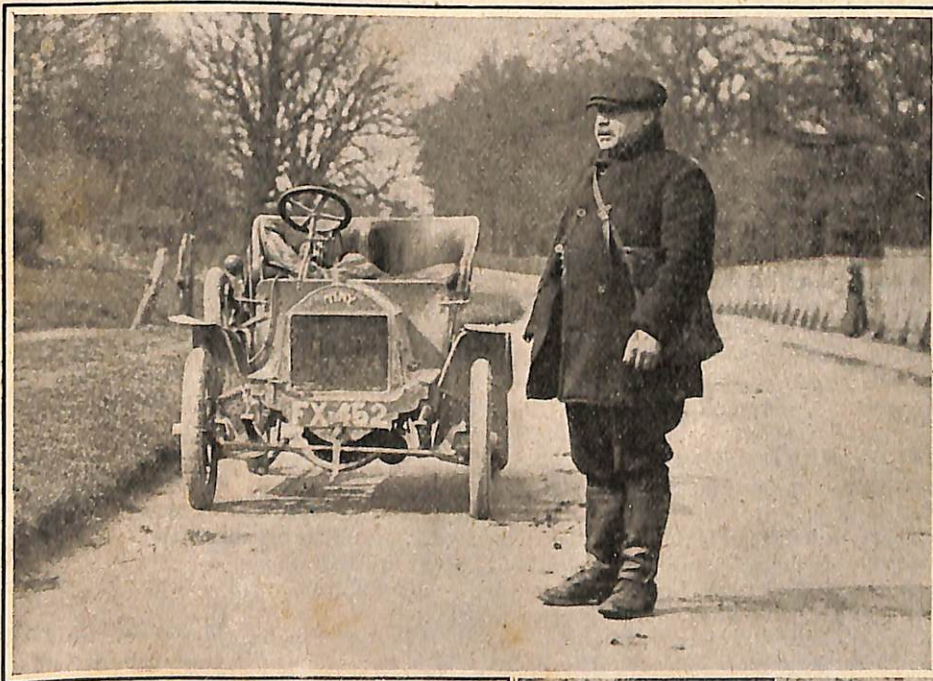
Sans pitié ce professionnel va traquer ses ennemis dans tous les repaires.

Il est tellement sûr de l'efficacité de ses procédés qu'il n'hésite pas à « travailler à forfait ». Quand une municipalité fait appel à ses services il parcourt en automobile le district intéressé, puis établit un devis, basé sur l'étendue du territoire à « nettoyer » et sur la nature du terrain.

Il formule alors ses conditions : pour tant de livres sterling, il se charge de tuer en un temps donné de 60 à 70 pour cent des rats « en existence ».

Sans discuter, les édiles acceptent le prix demandé, car leurs craintes étaient si vives qu'ils avaient sommé les habitants de détruire cette vermine, soit par le fer, par le feu, par le piège ou par le poison. « Tuons nos rats, disaient-ils, et la peste passera au large ! »

CLAUDE ALBARET.



N'ayant pas une minute à perdre, ce grand exterminateur de rongeurs ne voyage qu'en automobile.

qu'il végétait dans ce modeste emploi, puisque ses appointements mensuels ne s'élevaient qu'à 10 livres sterling, soit un peu plus de 250 francs.

A l'époque où l'Essex, menacé d'une invasion de la peste asiatique qui venait d'enlever une famille de villageois organisa l'extermination des rongeurs, néfastes auxiliaires du fléau, M. Bunting eut l'idée d'appliquer ses connaissances chimiques à l'œuvre de défense.

Il commença par purger l'usine où il était employé : en l'espace de trois jours, l'opération était terminée, et c'était par centaines que l'on ramassait dans les cours les cadavres de rats.

D'autres fabriques de la région firent appel à son assistance, et ses patrons lui accordèrent un



LE RATIER OFFICIEL DU COMTÉ D'ESSEX

D'une main experte, ce chimiste sème son mystérieux poison dans les creux des arbres.

LES GRANDES AVENTURES Capitaine

Vif-Argent

Épisodes de la Guerre du
Mexique (1862-1867).

par
Louis BOUSSENARD

Troisième Partie. *Vive la France!*

CHAPITRE VII (Suite.)

PLUS l'entreprise est folle, plus il convient que le calcul des chances soit soigneusement ménagé...

Vif-Argent revient vers Mistoufle qui a commencé, bien entendu, par se débarrasser de ses entraves... il confère avec lui, lui explique la stratégie du coup de main qu'il médite.

Les autres, quoique l'obscurité leur dérobe les mouvements de Vif-Argent, deviennent qu'il se prépare quelque chose.

Ils attendent.

Vif-Argent et Mistoufle rampent de l'un à l'autre.

Tâtonnant, avec les outils d'acier, ils ouvrent les manicles. Quelques-unes résistent, augmentant le péril. Car, au moindre bruit suspect, les gardiens peuvent s'éveiller brusquement et faire feu à travers la grille.

Qu'ils tournent la lanterne du côté des prisonniers, et ceux-ci leur offriront des cibles immanquables...

Mais Vif-Argent — et son lève — ont la main si habile, si légère qu'en moins d'une demi-heure les quinze compagnons sont délivrés...

Que le temps semble long ! Mais ne serait-ce pas folie de ne pas mettre toutes les chances de son côté...

Et encore une autre demi-heure est employée à mener un à un les hommes devant la grille. Ils examinent leurs adversaires, et chacun doit pouvoir tout à l'heure dans l'obscurité trouver exactement la place où ils sont tassés et la façon dont ils sont posés... surtout où sont les armes.

Ainsi, voici plus d'une heure que Vif-Argent a commencé sa campagne.

Le moment est venu d'agir : c'est-à-dire que tout ce qui a été fait jusque-là n'est qu'un jeu et que le véritable péril commence...

Double danger : il faut s'emparer de ces hommes si rapidement qu'ils ne puissent pas donner l'alarme...

Les mouvements à opérer ont été réglés méthodiquement. Chacun sait exactement ce qu'il doit faire et comment il doit le faire...

D'abord ouvrir la grille. Heureusement qu'elle se déploie à l'intérieur. Essayer d'agir sans bruit, impossible. Les gonds sont rouillés et les Azogueyos ont entendu leurs crissements...

Donc, il ne s'écoulera pas deux secondes entre l'ouverture de la porte et le réveil des hommes.

Pourtant, il ne faut pas de bataille, pas de coups de feu. Qui sait si un autre poste ne veille pas, à courte distance.

Enfin, Vif-Argent veut l'obscurité,

L'habitude des expéditions nocturnes a si fortement développé en eux la faculté de vision que dix mains s'abattent à coup sûr sur les dix gorges qu'ils ont visées tout à l'heure...

Pas un cri ne peut jaillir... alors les sept Azogueyos restent bondissants à leur tour...

Pendant l'heure qui a semblé si longue, ils se sont dépouillés de leurs ceintures et en ont fait des liens et des bâillons...

Ils achèvent l'œuvre avec une rapidité vertigineuse...

Dix bâillons ferment les dix bouches. Les jambes sont entravées, les bras ramenés derrière le dos et solidement attachés.

Les dix fusils ont été écartés...

Les gardiens sont pris : ahuris, stupéfaits, ils essaient encore de résister, ils se tortent...

Les dix fusils, dont ils sentent le canon froid sur leurs tempes, les réduisent à l'immobilité...

« Rallume ! » dit Vif-Argent...

La lanterne jette de nouveau sa lueur fameuse...

Les dix corps ficelés sont traînés dans la geôle. Les chaînes font leur office et aussi les petits outils de Vif-Argent. Les rôles sont changés.

Cette transposition s'est accomplie sans bruit avec une étonnante précision, telle que peut seul l'assurer l'influence d'un chef comme Vif-Argent sur des hommes dévoués jusqu'à la parfaite obéissance.

« Et maintenant, demande Mistoufle, qu'allons-nous faire ? »

— Continuer à être fous, » répond Vif-Argent.

Il s'est placé au milieu de ses hommes qui attendent impatiemment ses ordres. Car maintenant pas un ne désespère. Il leur semble que la partie est déjà gagnée...

« Mes enfants, dit le capitaine, ne nous faisons pas d'illusions.

« Nous avons fait quelque chose et ce quelque chose n'est rien.

« Nous sortons d'ici, soit ! mais, où allons-nous, je n'en sais, absolument rien.

« Ni vous ni moi n'avons la moindre idée de ce que peuvent être les souterrains au fond desquels on nous a jetés...

« Nous courons le très grand risque — presque inévitable — de nous jeter sur le gros de nos ennemis...

« En ce cas, une seule ressource nous reste...

« En tuer le plus possible avant qu'ils nous tuent...

« C'est compris ? »



CAPITAINE VIF-ARGENT

Vif-Argent sent des bras qui s'accrochent à lui. (P. 438, col. 3.)

auxiliaire des surprises. C'est pourquoi il faut que les hommes aient acquis la mémoire précise de la pose de chacun de ceux qu'ils doivent attaquer...

Dix seulement agissent. Les sept autres ont leur mission spéciale à laquelle ils se sont préparés, eux aussi, silencieusement...

Vif-Argent chuchote :

« Attention !... un, deux, trois... »

D'un seul coup, il a déclenché la serrure de la grille, qu'il a attirée sur lui, l'ouvrant toute grande, d'un seul effort, instantané...

Tandis que les dix hommes se précipitent...



— Oui, capitaine.
— Eh bien ! en avant... surtout ne nous lâchons pas d'une semelle... vous avez vos armes chargées, les gibernes de nos gardiens contiennent plus de cent cartouches... Avec ça, on peut causer... surtout pas d'imprudences, pas d'emballement.
« Continuez à avoir confiance en moi et à attendre mes ordres...
« Et vive la France ! »

CHAPITRE VIII

Carrefour. — De trois routes quelle est la bonne ? — A gauche ! — Ne pas toucher au mur ! — Vif-Argent l'échappe belle. — A droite ! — Retour coupé. — Comme le Juif-Errant. — Tortionnaires. — Et les Français toujours généreux !

La grille a été soigneusement refermée. Vif-Argent a pris une précaution de plus : d'un coup de poing il a faussé le ressort de la vieille serrure.

Mistoufle marche en avant, tenant à la main la grosse lanterne qui projette sur les murs une large plaque de lumière.

Le capitaine se souvient des conseils que lui a donnés le colonel Cristoforo. Il se défie des pièges cachés et soigneusement inspecte le sol et les murailles, afin de ne pas provoquer, sans le savoir, quelque accident imprévu.

Jusqu'ici le chemin semble tout droit. C'est celui qu'ils ont suivi pour venir de la salle des tortures.

A supposer qu'ils parcourent exactement la même route, où arriveront-ils ? A la première enceinte, c'est-à-dire au milieu même de la garnison. Ce serait se jeter de bon vouloir dans les gueules de ces loups.

Ils franchissent une, deux grilles.

Voici qu'ils se trouvent à une sorte de carrefour qu'ils n'avaient pas remarqué, à leur premier passage.

Trois routes y aboutissent, trois couloirs de cave sans aucun caractère particulier. « Halte ! » fait Vif-Argent. Attendez-nous !

Négligeant le couloir qui leur fait face et qu'ils connaissent pour ramener au premier point de départ, ils s'engagent d'abord dans le défilé de droite...

De la crosse de leurs fusils, ils tâtent le sol dont ils redoutent les surprises.

Une oubliette a si vite raison des plus courageux !

Aussi ils marchent pendant cinq minutes. Le corridor reste absolument semblable à lui-même, aucun point de repère auquel on puisse arracher une observation quelconque.

« Hum ! » fait Mistoufle, il me semble que ça descend...

C'est vrai. Le sol devient tout à coup déclive, et la pente s'accroît rapidement...

« Peut-être le souterrain passe-t-il sous les fondations, propose Mistoufle. Qui sait s'il ne débouche pas hors de la citadelle, dans la plaine... »

— L'hypothèse est plausible. Mais elle n'est rien moins que prouvée. Tenons-en compte. Mais avant de prendre une résolution, revenons sur nos pas...

« Les camarades nous attendent, et ils sont en pleine obscurité... »

« Il ne faut pas trop abuser de leur patience... »

— Revenons, dit Mistoufle. D'autant que nous avons à inspecter l'autre couloir... et c'est après ce double examen que nous choisirons, comme l'Hercule de la fable, entre la droite ou la gauche...

« Aïe ! qu'est-ce que c'est que ça ? »

Longeant la muraille et s'y appuyant inconsciemment, il a senti tout à coup une résistance qui soudainement a cédé...

Quelque chose comme une sorte de levier qui se serait abaissé sous la pression de son corps.

A son exclamation, Vif-Argent s'est empressé d'accourir.

« La lanterne, vite ! »

Et sous le rayon clair, les deux hommes constatent qu'en effet une tige de fer, qui sans doute sortait de la muraille, est rentrée maintenant dans une rainure pratiquée dans la pierre...

« Diable ! fait Vif-Argent, ça me fait l'effet d'un engin de défense... de ces trucs dont le colonel m'a parlé... »

« Mais que produit ce ressort, si mécanique il y a. »

En examinant la voûte, les murs, le sol qui semblent rester immobiles, ils hâtent le pas. Une angoisse leur serre le cœur. Ils ont été avertis, ces repaires d'inquisiteur sont machinés comme des coulisses de théâtre... Est-ce le sol qui va s'entr'ouvrir ? Est-ce le plafond qui va s'abaisser pour les écraser...

Ils courent maintenant, sentant qu'un danger les menace, inconnu, mystérieux, d'autant plus terrible qu'ils ignorent d'où et comment il va les assaillir...

Tout à coup Vif-Argent pousse un cri qu'il ne peut retenir...

Voici ce qu'ils voient, avec une sueur froide, qui leur monte au front.

L'ouverture du souterrain s'est rapetissée...

De chaque côté des plaques de fer se sont rapprochées, sortant de la muraille comme des panneaux de portes glissantes...

Et peu à peu elles se rapprochent, lentement, mais sans une seconde d'arrêt... encore quelques instants et elles se seront rejointes et les deux hommes seront séquestrés, emprisonnés et surtout — et c'est là le péril le plus effrayant — séparés de ceux qui les attendent, qui comptent sur eux.

On entend distinctement le grincement d'un ressort — une roue dentée sans doute — dont le mouvement a été actionné par le ressort imprudemment déclenché. La distance entre les deux panneaux est encore d'un demi-mètre.

« Cours, saute, bondis, passe ! » crie Vif-Argent à Mistoufle...

— Toi, le premier ! répond Mistoufle.

— Des cérémonies, animal ? » hurle Vif-Argent.

Il saisit Mistoufle à bras-le-corps et le lance.

Le corps passe juste dans l'ouverture... Mistoufle roule en dehors.

Mais il semble que le mouvement d'occlusion s'accélère...

Vif-Argent aura-t-il le temps de passer à son tour ?...

Notre brave héros sent les cheveux se hérissier sur sa tête...

Il a bondi à son tour et s'est engagé dans l'ouverture...

Mais elle se resserre, il sent qu'il va être pris dans l'étau formidable, ce sera l'écrasement sinistre, épouvantable...

Il s'adosse à l'un des panneaux, s'arc-boute et, de ses mains tendues, il cherche à repousser l'autre — ses muscles se tendent comme des tiges de fer...

Il ralentit le mouvement, c'est évident... mais pour échapper à cette mâchoire qui va se refermer sur lui, il faudrait qu'il diminuât son effort, déjà supérieur aux forces humaines, car la gueule se refermerait brusquement, accomplissant l'œuvre de mort...

Et en ce moment il pense avant tout à ses compagnons, à ces hommes qu'il va abandonner.

« Ah ! mes pauvres gars ! » dit-il.

Ses bras sont à demi brisés... ils ne peuvent plus supporter la pression effroyable... les panneaux se resserrent, ils touchent sa poitrine et son dos... Adieu, la vie !...

Non ! un temps d'arrêt, subit... un nouveau grincement de ressort...

Et voici que maintenant la mâchoire terrible se desserre... voici que les plaques de fer se reculent...

Vif-Argent sent des bras qui s'accrochent à lui, qui l'attirent, qui l'arrachent...

Et il tombe dans les bras du vieux Bec-Salé qui sanglote en lui disant :

« Ah ! capitaine ! quelle peur vous nous avez faite !... »

Malgré sa force d'âme, l'émotion que subit Vif-Argent est si violente qu'il reste un moment immobile, les yeux hagards, comme fou...

Mais il voit devant lui Mistoufle qui, horriblement pâle, mais souriant, lui tend les deux mains en disant :

« Mince de frousse, ami ! J'ai cru que j'en deviendrais maboul. »

— Qu'est-il arrivé ? balbutie Vif-Argent. Comment suis-je vivant ?...

— Je vas te montrer ça, camarade, » fait Mistoufle d'une voix tremblante qu'il cherche à affermir.

Il lui désigne de la main une partie de la muraille d'où sort un levier pareil à celui qu'il avait fait agir par son geste maladroit.

« Voilà toute l'histoire ! dit Moustique. Quand tu m'as jeté dehors, je suis retombé sur mes pieds, je n'avais pas compris, j'étais à moitié idiot... »

« Quand je t'ai vu pris... oh ! alors, mon sang n'a fait qu'un tour... et il s'est fait dans mon cerveau comme un éclatement de lumière... vrai, ça a été un coup de génie... »

« Il y a un ressort pour fermer... il doit y avoir un ressort pour ouvrir... »

« J'ai lancé sur la muraille le rayon de la lanterne... »

« Et qu'est-ce que j'ai vu ? Un levier pa-

reil à l'autre, mais relevé celui-là... il était encastré dans le mur...

« Comment j'ai fait ! Comment je l'ai atteint ! je n'en sais rien... »

« Mes ongles s'y sont agrippés et j'ai tiré, et le levier est venu... et s'est abaissé... j'ai entendu un cric-crac sérieux... ça y était !... Ah ! mon copain Vif-Argent... laisse-moi t'embrasser... »

Cette scène tragique, si longue à décrire, n'a pas duré quatre minutes...

« Tiens ! avale-moi une lampée de schnick ! » continue Mistoufle, tout heureux, en portant à ses lèvres le goulot d'une bouteille, cueillie par précaution dans le corps de garde.

C'est du vin de manioc.

Vif-Argent obéit, avale une forte gorgée et respire largement :

« Décidément, camarades, c'est rudement bon de ressusciter !... »

Sa pâleur s'atténue, déjà ses yeux reprennent leur éclat. Il se redresse, fait bomber sa poitrine ; oui, c'est bien la résurrection, c'est bien la vie !

Les autres poussent un hurrah !

« Voulez-vous bien vous taire, tas d'imprudents ! crie Vif-Argent. Qui sait si vos ris de joie ne montent pas jusqu'à nos ennemis... »

« Voyons. Il n'y a rien de fait. Le souterain d'où nous sortons, en si bizarres conditions, Mistoufle et moi, ne mène pas à la délivrance. Voyons l'autre.

— Capitaine, dit Lenflé, cette fois-ci, nous ne voulons pas que vous vous en alliez seuls.

— Mais...

— Pas de mais, capitaine, tous ensemble, ou nous nous révoltons... »

Et les autres de répéter en sourdine :

« Tous ensemble !... »

Après tout, pourquoi pas ?

Ces hommes sont si fortement unis que les uns ne peuvent pas mourir sans les autres...

« Allons, » dit Vif-Argent.

Un murmure d'approbation lui répond.

« On ne sait pas où l'on va, dit Bec-Salé, mais cela fait toujours plaisir d'aller quelque part... »

« Dis donc, patron, fait Mistoufle, un bon averti en vaut deux... »

« Si on examinait un peu les murs, histoire de découvrir leur petits trucs et ne pas y être pris... »

— Tu as raison. Et dépêchons-nous... car il me semble que la lanterne baisse considérablement...

— Et que nous manquons d'huile pour la ravitailler. »

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.

La Traîtrise des mers

½ ½

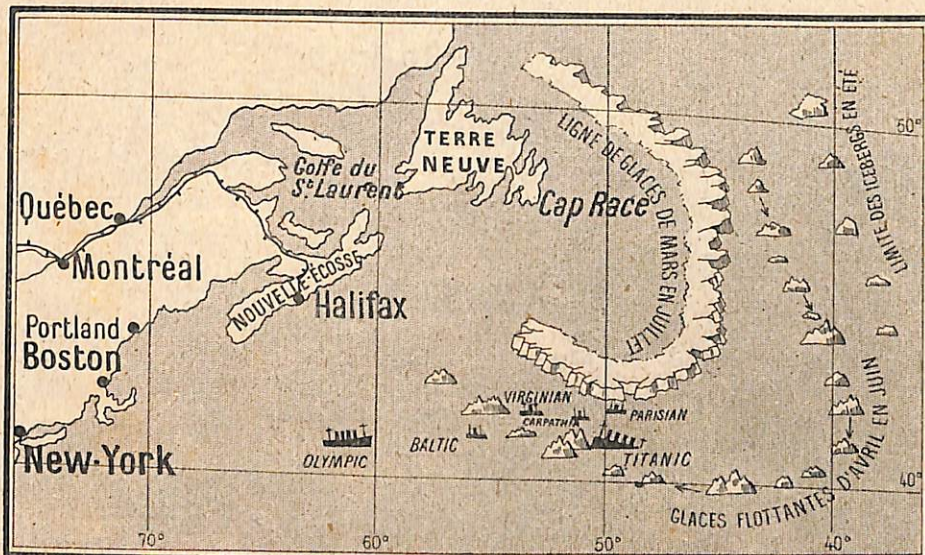
Les Glaces meurtrières

❖ ❖ ❖

Qu'il se confie à un frêle esquif ou qu'il affronte l'Océan sur le plus colossal des navires, l'homme n'en est pas moins le jouet des flots marins, des tourbillons et des tempêtes, des écueils cachés sous les eaux et, dans certaines régions, des glaces qui flottent à leur surface.

C'est à la rencontre d'une de ces énormes montagnes de glace, d'un iceberg, qu'est due l'effroyable disparition du gigantesque paquebot le *Titanic*, engloutissant sous les flots de 1,400 à 1,500 victimes, sur près de 2,400 personnes qu'il portait à son bord.

Ce fut bien un duel de Titans : géant de fer contre géant de glace ! Le bloc d'eau solide n'eut qu'à donner un coup d'épaulé pour triompher de son rival bardé de fer.



La marche des icebergs à travers l'Atlantique.

L'immense maison flottante de fer, le plus grand navire du monde entier, capable de tenir près de 3,500 personnes, long de 268 mètres, profond de 29 mètres avec dix étages de ponts, jaugeant plus de 46,000 tonnes, semblait construit pour défier tous les périls de la mer.

Mais qu'était-il par rapport à l'autre géant flottant, à cet adversaire redoutable qui était venu le heurter soudain ? Rien, ou peu de chose : un enfant, un nain.

L'autre, ce n'était plus par mètres que l'on mesurait ses dimensions, mais bien par kilomètres. La montagne de glace aurait eu, a-t-on dit, 150 kilomètres de long sur 60 de large. On ne l'a pas mesurée et c'est peut-être exagéré, mais après tout, ce n'est pas impossible, car on a vu souvent de ces géants présenter des dimensions véritablement prodigieuses.

Les icebergs sont des fragments détachés du rebord des glaciers polaires, qui descendent en flottant vers le Sud jusqu'à ce que, rencontrant des eaux plus chaudes, ils fondent et disparaissent. Ils viennent du Groenland, du Spitzberg, de la terre François-Joseph et sont très nombreux dans les parages de Terre-Neuve, là où précisément le paquebot a fait naufrage.

Pareils à des fantômes que l'on pourrait croire impalpables, mais dont le choc révèle la dureté, ils s'avancent majestueusement et affectent les formes les plus variées et les plus étranges. Tantôt ce sont des masses aux contours arrondis ou de vastes

tables, tantôt des pics aux arêtes vives ou des crêtes déchiquetées hérissées de pointes.

On en a vu dans les parages du Groenland qui jaugeaient jusqu'à 18 millions de mètres cubes. Ceux dont la longueur n'est que de quelques kilomètres sont extrêmement fréquents. Ils ont parfois une grande hauteur.

En 1903, on en a signalé un qui avait 130 mètres de haut. Si l'on considère qu'un iceberg ne montre au-dessus de la surface de l'eau que le huitième environ de son volume, on peut juger de ce que peut être la hauteur totale de certains d'entre eux. Il y en a qui ont un millier de mètres au moins du sommet à la base.

On peut s'étonner de cette dimension en hauteur quand on sait que les falaises extérieures des glaciers polaires, dont les icebergs représentent une tranche, ont rarement plus de 100 mètres de haut. C'est que le fragment qui s'est rompu a subi par suite de la poussée de l'eau un mouvement de bascule et a chaviré ; aussi sa hauteur actuelle correspond-elle non plus aux dimensions du front du glacier, mais à la longueur de ce dont le glacier a été diminué par cette rupture.

Le nombre des icebergs qui quittent ainsi, chaque année, les contrées polaires pour venir fondre dans des mers tempérées, est considérable. En certains endroits, on en a compté jusqu'à deux ou trois cents par jour. Ils peuvent exercer une certaine influence sur le climat des parages où ils viennent échouer, à cause du refroidissement notable de l'eau et de l'air résultant de leur présence, ainsi que des brumes et des pluies qu'ils amènent.

Ces écueils flottants, portés au gré des courants, constituent un danger d'autant plus terrible que le navigateur ne peut rien faire pour empêcher une

collision avec eux. C'est un risque de tous les instants que l'on court au milieu de leurs longs archipels constamment en mouvement.

Combien de désastres n'a-t-on pas eu déjà à déplorer par le fait de ces gigantesques glaçons ?

En 1890, quatre vapeurs sont coulés, dix en 1899. Quant aux navires mis à mal, on ne peut songer à les énumérer. C'est aux mêmes appareils meurtriers qu'il faut sans aucun doute attribuer la disparition mystérieuse de plusieurs gros navires au cours de ces dernières années.

Jamais, de mémoire d'homme, il n'y avait eu une débâcle de glaces aussi prodigieuse qu'à l'époque du sinistre du *Titanic*.

L'armateur Welsford, qui a traversé plus de cent fois l'Atlantique et a débarqué le 15 avril du *Carmania*, déclare que jamais il n'avait vu autant de glaces descendre aussi loin au Sud et en aussi grandes masses. Le *Carmania* entra dans le champ de glace, le 11 avril et, après avoir vainement cherché une issue à travers les icebergs, fut obligé de revenir en arrière et de faire un immense détour vers le Nord. Il contourna le champ de glace, qui avait une étendue de près de 100 milles.

Un vapeur français, le *Niagara*, fut moins heureux. Il rencontra la glace vers le même moment que le *Carmania*, mais les icebergs lui firent deux brèches sous la ligne de flottaison et endommagèrent ses flancs ; cependant les brèches ayant été provisoirement bouchées, il put continuer sa route.

GUSTAVE REGELSPERGER.



Un iceberg en forme d'arche.

LES GLACES MEURTRIÈRES

Une montagne de glace mouvante

Un port des côtes de Terre-Neuve au moment de la débâcle des icebergs.

Icebergs bloquant les navires dans un port de Terre-Neuve.



Sur les côtes du Labrador, un rocher de glaces en marche.



LES DERNIERS ESCLAVES

« A vingt douros la jeune esclave ! » Tel est le cri qu'on a pu entendre il y a un an dans les rues de Fez et que personne ne lancera plus au Maroc, maintenant que notre drapeau y a apporté la civilisation

Le Maroc qui s'en va

LES DERNIERS ESCLAVES

« A vingt douros la jeune esclave ! » Tel est le cri qu'on a pu entendre il y a un an dans les rues de Fez et que personne ne lancera plus au Maroc, maintenant que notre drapeau y a apporté la civilisation.

C'est d'ailleurs — il faut se hâter de le dire — en cachette que ce marché barbare a pu se tenir dans l'un des quartiers les plus reculés de la capitale marocaine. Il y a un an, Fez, on s'en souvient, était assailli par les tribus révoltées. La mehalla chérifienne que commandait le commandant Brémont n'avait pu rompre le cercle d'investissement et l'on put redouter que les tribus berbères emportent la ville sacrée. On frémit à la pensée des massacres et des atrocités qui se seraient commises. Rappelez-vous les horreurs des journées sanglantes de Casablanca, lorsque, la veille du débarquement des troupes du général Drude, les Chaouïas pillèrent la ville et notamment le quartier juif, massacrèrent au hasard tout ce qui leur tomba sous la main et éventrèrent les femmes et les enfants. La poignée d'Européens qui était dans la capitale eût été sacrifiée la première. Les Allemands seuls ont osé prétendre que la ville n'était pas sérieusement menacée, bien que leur consul eût lui-même reconnu le péril et sollicité le secours de la France.

Ces secours furent apportés par la colonne du général Moinier. Dès qu'elle eut dégagé la capitale et ses environs, le sultan Moulay-Hafid et ses partisans respirèrent. La joie de la délivrance n'alla pas sans excès. En dehors de la surveillance de nos troupes, les gens du Makhzen se livrèrent à des actes de répression atroces et qui furent châtiés à leur tour dès que nos officiers en eurent connaissance. Ce furent notamment les tribus de la région de la Lemta qui furent le plus cruellement punies. L'affaire souleva des protestations en France et particulièrement en Angleterre où elles se firent entendre jusqu'à la Chambre des Communes.

Nos voisins d'outre-Manche ont même amplifié les faits déjà assez graves en eux-mêmes. C'est ainsi qu'ils ont dénoncé le fait de traite d'esclaves. Suivant eux des jeunes filles et des enfants auraient été capturés par les soldats noirs du sultan et vendus au plus offrant et dernier enchérisseur dans les rues de Fez. Nous ne garantissons pas le fait.

Se fût-il produit, qu'il faudrait le considérer comme l'un des derniers actes d'esclavage du Maroc. Cette horrible tradition a été longtemps florissante dans le pays désormais français et il y a quelques années le voyageur européen pouvait voir à Marrakech des ventes d'esclaves opérées publiquement. On amenait là surtout des négresses que des traitants allaient capturer au Soudan. Le dernier grand négrier fut le marabout Ma el Ainin que le colonel Gouraud chassa de l'Adrar et qui fut repoussé de la région de la Chaouïa et du Tadla il y a deux ans par la colonne

envoyée par le général Moinier sous les ordres du commandant Aubert. Ma el Ainin s'était enrichi dans ce trafic et dans celui des armes.

C'est tout cela que l'action de la France va supprimer au Maroc. Autrefois, le Maghreb était le pays des esclaves et des têtes coupées. La barbarie, presque détruite dans l'Afrique centrale, sévissait ainsi à la porte de la Méditerranée et au voisinage de l'Algérie. Ces temps douloureux ont vécu. La civilisation aura gagné la première à l'établissement du protectorat français que l'Allemagne a retardé de sept années.

AUGUSTE TERRIER.

LES MÉTIERS ÉTRANGES

Professeurs pour Oiseaux parleurs

C'est pas un privilège des humains que d'aller à l'école. Il existe à la porte de Paris, au Grand-Montrouge, un institut destiné aux perroquets que leurs maîtres désirent instruire dans l'art de la parole. Cet établissement rend les meilleurs services et, vu son succès, on assure qu'il devra prochainement agrandir ses locaux.

Les maîtres zélés qui sont chargés de l'éducation des perroquets — pardon, des psittacidés — emploient trois méthodes pour instruire leurs élèves.

La première consiste à seriner à l'oiseau ce qu'on veut lui faire apprendre.

Par la seconde, on charge un perroquet déjà dressé de faire la leçon aux jeunes écoliers.

Le troisième procédé, beaucoup plus moderne, est enfin fourni par le phonographe.

Quand le premier ou le second moyen ne réussissent pas assez vite, il est bien rare que le troisième ne vienne à bout de l'ignorance du sujet. La durée des études est illimitée, car il en est des perroquets comme de leurs maîtres.

Une institution similaire (fondée en 1849, s'il vous plaît) existe dans la banlieue sud-ouest de Londres, près Tooting common. La boutique, d'aspect assez misérable et modestement située au fond d'une impasse, porte comme enseigne : "School for birds" (École pour oiseaux). Non seulement la direction se charge d'apprendre de fort jolis airs aux canaris, merles, etc... mais on traite pour l'éducation des oiseaux parleurs de toutes espèces. Les prix varient suivant la nature, les aptitudes de l'écolier et le temps qu'il passe dans la maison. Pour "three pence" par jour (0 fr. 30), on apprend au perroquet le plus ignorant les premiers éléments de la langue anglaise. L'école tient d'ailleurs à la disposition de sa clientèle des oiseaux complètement éduqués.

Un perroquet vulgaire mais beau parleur se vend de soixante à cent francs. Le prix d'un sansonnet bavard peut atteindre aussi une centaine de francs. Un geai, un corbeau, une pie, si instruits qu'ils soient, ne se vendent guère plus de quarante francs. Mais il est des oiseaux qui, même avec un plumage sans beauté, atteignent des prix invraisemblables.

Nous avons assisté à la vente d'un perroquet gris très commun qui fut adjugé 24 livres (600 francs) à un amateur. Cet oiseau s'exprimait en trois langues : l'anglais, le français et le hollandais. Dans chacune de ces langues il émerveillait ses auditeurs.

CYRILLE VALDI.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus du Continent Noir

Par le

Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)

000

CHAPITRE XVII

SUPPLICE DE JAUNES (Suite.)

Aux premières heures de la troisième nuit qui s'était écoulée depuis le désastre, le « ghezzou » s'engagea sur une piste fréquentée; à l'aube, il atteignait les premières pentes d'un vaste plateau.

Excités par les claquements de langue et les cris gutturaux de leurs conducteurs, les méhara donnèrent ce dernier coup de collier tout d'une traite.

Une construction massive, dominée par un haut minaret, apparut, soudainement, dans la blancheur de l'aurore.

Moitié couvent, moitié forteresse, la Zaouïa-eg-Cedaguia, autrefois réputée dans tout le Kordofan et le Darfour pour la pureté de son enseignement et la charité inépuisable de ses Cheikhs, avait vu, au souffle de la guerre sainte proclamée par les makhistes, les derviches et les Snoussia, se disperser, aux quatre vents, ses « tolba » et leurs disciples.

L'« École bienfaisante » était devenue la « Citadelle du Prophète » — *Qelaâ en Nebi* — arsenal et repaire de fanatiques, et de leur chef redouté, Cheikh el Qaci, le Renégat.

Les bâtiments, uniformément larges de 20 mètres environ, avaient 6 mètres de hauteur du côté du ravin; ils en atteignaient 10 du côté du plateau. Ils présentaient, dans leur ensemble, la forme d'un carré parfait de 100 mètres de côté; la terrasse qui les recouvrait d'un bout à l'autre était bordée d'un parapet crénelé constitué par un double mur parallèle formant gaine étroite et muni de gradins de fusillade.

La muraille d'enceinte, toute blanche, ne présentait d'autres ouvertures à l'extérieur qu'une ligne de meurtrières rapprochées et une large baie, dans la face sud. Aux sommets de la diagonale parallèle au ravin, deux petites caponnières, judicieusement disposées, flanquaient le pied des murailles, tandis que la *coumaâ* du haut minaret, qui ne retentissait plus des appels du muezzin, servait d'observatoire et de sémaphore.

Par l'unique porte apparente de la forteresse, on débouchait dans une immense cour d'allée, sur laquelle s'ouvraient un nombre considérable de petits réduits, magasins, logements ou cachots...

Du côté du précipice, à peine visible de l'extérieur, une poterne basse... elle donnait accès à un sentier, un escalier plutôt, qui, taillé dans le roc au siècle précédent,

aboutissait, 100 mètres plus bas, au ruisseau d'Aïn Draham, de la source d'argent».

À droite de l'entrée de la cour, plusieurs citernes, dont l'orifice était recouvert de plateaux de bois, montraient leurs margelles usées par le frottement des cordes : au dehors, sur la déclivité nord du terrain, battue par le feu de la terrasse, une enceinte close d'un mur de 2 mètres de hauteur constituait le parc des chameaux porteurs, des méhara et des chevaux...

À l'Ouest, un village arabe dont les premières maisons s'adossaient au rempart.

Telle était la geôle qui attendait le prisonnier du Cheikh cruel.

À l'approche de la petite troupe, l'éten-dard vert avait été hissé sur le minaret et les deux battants de la porte s'étaient ouverts.

Le repaire était presque désert : dix ou quinze bandits seulement étaient restés à sa garde, comme c'était la coutume lorsqu'une expédition, un coup de main, exigeaient la mise en œuvre du maximum de forces.

Aucune surprise, d'ailleurs, n'était à redouter, au milieu de ces solitudes désolées, domaine incontesté des Snoussia, dans lesquelles nulle caravane, nulle troupe européenne, ou dissidente n'avait jamais osé pénétrer.

Sur le cri bref « krrr » de son sokhar, le mehari porteur de Frisch et du moqaddem s'était agenouillé en trois temps... saccadés.

Des hommes s'approchèrent, délièrent l'officier, tandis que d'autres s'empres-saient autour de son compagnon de voyage agonisant.

Frisch, meurtri par ses liens, engourdi par son immobilité prolongée dans une posture inconfortable et secoué par un tremblement fébrile, ne réussit pas à se mettre debout sur ses jambes. Il serait tombé si un Soudanais gigantesque ne l'eût soutenu, puis enlevé dans ses bras puissants et transporté, comme un enfant, à l'intérieur de la forteresse.

Ali ben Salah — ainsi s'appelait le géant — obéissait, sans doute, à des instructions précises, car il se dirigea sans hésiter vers la dernière cellule de la face est.

Il entra, déposa son fardeau sur une pile de nattes touareg multicolores, glissa sous la tête du malade un coussin cylindrique, en paille tressée, bourré d'alfa et de « drinn », puis sortit pour revenir bientôt, porteur d'une guerba pleine d'eau et d'une calebasse découpée en forme d'écuelle.

Il avait placé ces derniers objets près du blessé et se retournait pour sortir, lorsqu'il s'aperçut qu'un intrus avait pénétré dans la casemate sur ses pas. Un intrus, certes, eu égard à la sévérité des consignes édictées par Cheikh el Qaï, mais non pas un inconnu tout à fait.

Le nouveau venu n'était autre, en effet, que Chouchane...

Le modeste et héroïque serviteur de la gentille Ourida avait lié conversation, pendant le trajet, avec Ali ben Salah qui semblait investi de la confiance du Cheikh el

Qaï : il s'était négligemment recommandé de son maître, le caïd Hellal, qu'il avait accompagné à Kara, et avec qui il retournerait, sous peu, au Kordofan...

Quelques menus présents, un couteau et un miroir, avaient achevé de gagner la confiance du *seyyaf*, du bourreau — car le futur gardien de Frisch occupait cette charge importante entre toutes à la zaouïa.

Sans accepter l'offre de Chouchane de l'aider dans les soins qu'il avait mission de donner au prisonnier, l'imprudent géolier avait laissé sans méfiance le nègre circuler partout...

Et maintenant, Chouchane jetait un regard qu'il s'efforçait de rendre indifférent sur le protégé de sa maîtresse... C'est ainsi qu'il pourrait dire au colonel Magnien qu'il avait vu le captif.

— *Berra!* sors! dit brusquement Ali ben Salah, le Maître pourrait venir...

Et ils sortirent tous les deux.

Avant de reprendre conscience et de retrouver un peu de calme, Frisch s'agita pendant plus de quarante-huit heures sur sa couche : durant son délire, Ali ben Salah avait humecté fréquemment son visage et ses mains et l'avait soulevé doucement pour l'aider à boire.

À plusieurs reprises, le Renégat était venu se rendre compte par lui-même de l'état du blessé et lui faire absorber un breuvage amer, quelque fébrifuge, sans doute.

Ces soins avaient-ils pour objet de sauver la vie de l'infortuné, ou de la réserver pour des supplices plus cruels?

Pour qui eût observé la joie féroce qui se peignait sur le visage du cheikh en voyant son prisonnier renaître, aucun doute n'était possible sur ses intentions.

Chouchane avait cessé d'offrir ses services à Ali ben Salah. Il craignait d'éveiller la méfiance du géolier avec lequel pourtant il s'était lié d'une façon plus étroite, en perspective des bons offices qu'il aurait à lui demander dans l'avenir, ou des renseignements qu'il devrait lui arracher... Scrupuleusement, le fidèle messager d'Ourida étudiait la zaouïa dans tous ses coins et recoins.

Il découvrit la poterne, mais se garda de l'ouvrir, dans la crainte d'être surpris. Il apprit discrètement que le sentier, ou plutôt l'escalier creusé dans le roc qui conduisait à la source d'argent, était peu ou point fréquenté, tant en raison de sa raideur que de la disposition d'un certain nombre de ses marches.

Et sans doute ce renseignement était celui qui intéressait le plus Chouchane, car le soir même il disparut.



Le troisième jour de sa captivité, la fièvre étant tombée, Frisch, perdu dans des réflexions profondes, s'efforçait de rassembler ses souvenirs confus, lorsqu'une ombre s'encadra dans la porte toujours ouverte de sa cellule. La nuit tombait, mais les yeux de l'officier, habitués à l'obscurité, discernèrent une haute silhouette au profil déjà vu.

Le visiteur congédia le gardien, tira la porte derrière lui et déposa sur le sol un falot qu'il balançait à la main...

Puis il s'avança... Debout, au pied de la couche de Frisch, il rejeta sur son dos le capuchon de son burnous, ôta sa chéchia autour de laquelle le turban demeura enroulé et la laissa tomber à ses pieds : enfin il croisa les bras et, immobile, regarda le Français.

Les rayons de la lanterne frappèrent alors son propre visage et Frisch le reconnut.

— Oswald Ruchlos! s'écria-t-il, avec l'intonation d'une horreur profonde.

— Lui-même; le déserteur, « el Mertedd », le Renégat, Cheikh el Qaï, une seule haine sous trois masques! Ah! mon capitaine nous allons enfin régler nos comptes...

— Misérable!

— A votre aise, mon capitaine, épanchez votre bile; ne vous gênez pas! Autrefois, je n'aurais pas pu vous répondre; maintenant, je dédaigne de le faire; vous n'êtes qu'un chétif insecte entre mes doigts... Ne le sentez-vous pas?

Frisch, au prix d'un violent effort, était parvenu à s'asseoir sur son séant.

— Je vois que vous êtes suffisamment retapé pour saisir toutes les nuances de ce que j'ai à vous dire, reprit Oswald. Ecoutez donc, mon capitaine...

— Je vous défends de m'appeler ainsi! Lâche et déserteur, nous n'en avez plus le droit.

— Vieille habitude, ricana le cheikh; mais, calmez-vous, il n'y en a plus pour longtemps... Vous avez voulu me faire fusiller? Moi je m'étais promis de vous faire pendre, pendre comme un voleur de grand chemin. C'eût été la mort ignominieuse, obscure... elle me paraissait constituer la plus savoureuse des vengeances à tirer d'un homme qui a rêvé toute sa vie de tomber les armes à la main un jour de victoire, en plein soleil : mais vous n'auriez pas souffert, ou si peu!... J'ai trouvé mieux.

Il prit un temps, se baissa pour diriger la face éclairée de sa lanterne sur le prisonnier, afin de ne rien perdre du jeu de sa physionomie, et reprit :

— Je veux que vous souffriez, parce que, dans ma cellule, là-bas, à Ouanyanga, j'ai enduré des tourments atroces à la pensée que vous m'aviez ravi, et que vous gardiez auprès de vous, la femme que j'aimais, ma part de prise, mon bien... Je veux que vous souffriez, parce que, ces jours derniers, j'avais décidé le caïd Hellal à joindre ses contingents aux miens, dans l'espoir que j'allais retrouver sa fille, qu'il me la donnerait... Je l'aurais achetée très cher : cent méhara, deux cent outres d'huile, mille fusils et cinquante esclaves... Et elle a disparu; elle s'est enfuie... Sans doute a-t-elle été chercher refuge dans votre camp. Ce sont ces tortures morales, ces humiliations que vous allez payer en gros par un supplice raffiné, inconnu jusqu'ici chez les noirs... A moins que...

Il s'interrompit et, se rapprochant, acheva d'une voix blanche :

— A moins que vous ne me livriez le secret de la retraite d'Ourida; car vous devez le connaître. Si vous donnez au caïd qui est ici, dans ces murs le moyen de retrouver sa fille, je vous promets de vous faire mourir de la mort d'un soldat... Je vous ferai simplement fusiller.

— Infâme gredin! murmura l'officier.

Oswald se redressa, fit un pas en arrière et, les bras croisés :

— Je vois que vous ne voulez pas me comprendre, dit-il; ou plutôt que vous croyez tenir votre vengeance. Vous pensez m'enlever à jamais Ourida, au moment où, par une longue et habile diplomatie de trois ans, j'ai éteint la haine de son père, obtenu son agrément... Mais je l'aurai! je l'aurai, je vous le jure, dussé-je aller la chercher jusqu'au fond des enfers! Quant à vous... quant à toi, écoute-moi bien : j'aurai ta peau!

Les deux hommes demeurèrent quelques instants silencieux, face à face, se bravant du regard, cependant qu'au dehors on entendait le gardien échanger des mots brefs avec une ronde ou une sentinelle...

— J'aurai ta peau! reprit Oswald en articulant lentement cette phrase pour la seconde fois. J'ai laissé pour te prévenir un billet laconique dans ma cellule, lorsque j'ai pris le large... Il ne portait que ces trois mots. Tu as cru que c'était une bravade, une vaine menace, une hablerie de légionnaire? Non pas... Si tu avais consenti à me livrer la fille du caïd Hellal, je me serais contenté de trouer ton cuir d'une douzaine de balles, mais, puisque tu repousses le marché que je te propose, je l'aurai intacte, car je t'en ferai dépouiller tout vivant! Tout vivant, entends-tu, et de la tête aux pieds!

La haine faisait trembler la voix du Renégat, dont les dernières paroles avaient été prononcées avec un tel accent de cruauté froide, réfléchie, que, malgré la trempe de son caractère et de ses nerfs, le prisonnier avait été sur le point de défaillir : il ne put réprimer un léger frisson.

— Tu dois bien te douter, mon capitaine, poursuivit Oswald, que si j'ai donné à ton camp l'assaut furieux qui m'a coûté des centaines d'hommes, c'était pour te prendre vivant, toi. Toutes mes dispositions avaient été minutieusement étudiées et si soigneusement prises, que j'étais assuré du succès... J'ai même fait venir à l'avance, de Djedda, un Chinois expert dans l'art

de donner la mort lente que j'ai rêvée pour toi... nos noirs ne savent pas... C'est un supplice des pays jaunes : le dépouillement d'un vivant. J'en avais entendu parler au Tonkin. Il est là, ce Chinois; à l'instant où je te parle il s'entend avec Ali ben Salah, mon chaouch, et aussi mon bourreau, ton gardien, pour la petite cérémonie; et demain, à l'heure de la prière du soir, ta dépouille sera clouée sur la porte de la zaouïa

Il se baissa, reprit sa lanterne et se dirigea vers la porte; mais il se ravisa et reprit en allemand, d'un ton tout changé :

— N'auriez-vous pas, mon capitaine, quelques commissions à me confier pour les vôtres, pour l'Alsace? On a trouvé sur vous une lettre de là-bas qui m'a intéressé : soyez tranquille, je ferai donner de vos nouvelles aux vieux de Gildwiller...

A cette atroce ironie, l'officier se tordit dans ses liens et ne put se contenir davantage.

— Traître, fit-il; mon seul regret en quittant la vie est de savoir que tu es un enfant d'Alsace comme moi! Si notre petite patrie pouvait être déshonorée, elle qui a donné à l'armée tant de braves soldats, elle ne saurait l'être que par une créature maudite et dégradée comme toi!...

Oswald ne répondit pas tout d'abord : il posa de nouveau la lanterne sur le sol et sembla réfléchir : ses traits, contractés par la colère, se détendirent, et d'une voix grave il reprit :

— Calmez-vous, mon capitaine. Vous m'avez cru Alsacien, parce que c'est la déclaration que j'ai faite en m'engageant à la Légion; mais il ne m'en coûte pas de vous dire que je ne suis nullement des vôtres, ni comme Français, ni comme Alsacien. A l'heure où nous sommes, et puisque vous avez déjà un pied dans la tombe, il est bon que vous sachiez qui je suis et pourquoi ma haine ne date pas d'hier... Ah! elle a d'autres racines, je vous assure, que celles que vous lui supposez!

Il respira avec effort et poursuivit :

— Je suis Allemand du Palatinat, un pays que vos soldats ont vingt fois dévasté, un pur Allemand par conséquent : là-bas,

voyez-vous, on n'a rien oublié... Nous autres Germains, nous rongeons notre frein en silence après une défaite ou un outrage, mais nous ne perdons jamais l'espoir de la vengeance; nous préparons patiemment et méthodiquement la revanche!... Elle vient toujours, cette revanche, dût-on l'attendre trois quarts de siècle... Iéna a bien attendu Sedan!... Mais ce n'est pas tout. Je vais lever pour vous un coin de l'incognito qui a protégé Oswald le légionnaire contre les indiscretions, et que vous-même avez respecté quand j'étais à votre compagnie.

Je suis le neveu du Dr Schwisgal, le grand explorateur allemand du siècle der-



AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

— Ah! mon capitaine, nous allons enfin régler nos comptes. (P. 443, col. 3.)

comme on le fait dans nos campagnes d'Europe pour les oiseaux de nuit... Elle y restera exposée trois jours; puis je la ferai tanner, teindre et broder, pour en confectionner un tapis que j'aurai sans cesse sous les pieds...

« J'aurai ta peau, mon capitaine.

Le Renégat scandait chacune de ces phrases en frappant le sol de ses babouches, comme impatient du spectacle qu'il allait ordonner.

— Au fur et à mesure qu'on t'arrachera des lambeaux de chair, poursuivait-il, on saupoudrera la plaie de gros sel, et tu vivras longtemps, écorché vif, souffrant mille morts sous le regard des femmes...

nier. S'il eût été compris et aidé, l'Allemagne posséderait aujourd'hui l'empire colonial dont vous ne savez pas tirer parti, vous autres Français, l'empire colonial qu'il nous faut à tout prix à nous, parce que notre population déborde, alors que la vôtre se raréfie, et que nous ne voulons pas que nos enfants aillent peupler le Brésil, l'Argentine et les États-Unis, pour y perdre leur nationalité.

« En m'engageant dans votre Légion, je me proposais de me familiariser avec les idiomes et les croyances de l'Afrique... De toute façon, un jour ou l'autre, je vous aurais quittés, car je poursuivais un grand idéal : tailler un empire à mon pays dans cette région où la France, l'Angleterre et la Belgique se sont tout partagé sans pouvoir tout occuper; opérer la jonction des deux colonies qui nous ont été laissées sur

l'Atlantique et l'océan Indien, et, dès qu'elles auraient absorbé votre Congo et le Congo belge, les prolonger vers le Soudan, élevant ainsi devant votre besoin maladif d'expansion une digue infranchissable, au Sud de vos possessions algériennes.

« Mégomanie, songe creux, direz-vous? Non certes! jugez, par ce que j'ai fait depuis trois ans, de ce que je puis faire encore.

« Grâce aux intelligences que j'ai entretenues dans mon pays, aux ressources considérables en armes et en argent dont je dispose et qui me parviennent par Tripoli et par Koufra, grâce aussi à l'amitié et au concours du cheikh Snoussi et du sultan de Constantinople, j'accomplirai toutes les parties de mon programme...

« Au point où j'en suis arrivé, la France ne peut plus rien contre moi; l'Angleterre encore moins...

« Et avant que cinq ans se soient écoulés, votre pays apprendra ce que peut enfanter la haine clairvoyante et tenace d'un homme de ma nation.

Müller contemplait avec mépris cet être infâme et cruel et, malgré les tortures qu'il subissait depuis si longtemps, il éprouva comme un soulagement à l'idée que ce traître n'était ni de son sang, ni de sa race. Il se sentait plus fort maintenant pour écouter la suite des épouvantables révélations que son implacable ennemi allait lui faire.

(A suivre.) **CAPITAINE DANRIT.**
(Commandant DRIANT.)

La Musique des Janissaires

Une Reconstitution Historique

On pourra trouver étrange que la Turquie, où triomphe désormais le parti du progrès, qui fait table rase des choses du passé, ait

vement à l'exécution d'airs nationaux, ce qui reposera la colonie étrangère de Constantinople des airs français ou italiens impitoyablement écorchés par les autres corps de musique indigène.

On sait que le corps des Janissaires fondé avant la fin du XIV^e siècle forma longtemps la garde particulière des sultans, qui lui accordèrent de nombreux privilèges, dont quelques-uns feront sourire le lecteur. Leur colonel portait le titre de *thorbadji bachi*, littéralement « le maître de la grande soupère », et les capitaines et lieutenants s'appelaient respectivement des maîtres-queux (*achtchi bachi*) et des porteurs d'eau (*sakka bachi*). En guise de drapeau, les Janissaires promenaient une marmite (*kazan*) en tête de leur régiment, et ils se couvraient de honte s'ils la laissaient tomber aux mains de l'ennemi.

A l'origine, leur effectif n'était que de 1,200 hommes, dévoués corps et âme au sultan. Mais quand les nations chrétiennes surent enfin

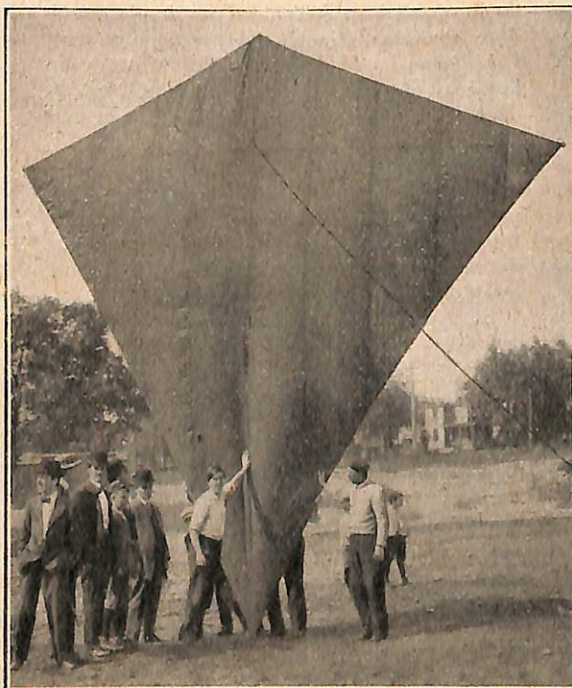
défendre leurs rivages contre les pirates, et que les sultans durent faire appel à l'élément indigène pour constituer ce corps d'élite, les Janissaires devinrent une sorte de garde prétorienne qui fomentait des révolutions et renversait les sultans récalcitrants. Mahmoud II se libéra à la turque d'une tyrannie qui le menaçait à son tour, et, en 1826, il extermina les Janissaires, dont plus de 15,000 furent immolés le même jour. **C. BOREL.**



La musique des Janissaires fut fondée avant la fin du XIV^e siècle. Elle était recrutée parmi les enfants de chrétiens enlevés en Grèce et en Italie par les corsaires ottomans et transportés à Brousse en Asie Mineure, ou ils étaient élevés dans le culte de l'Islam.

reconstitué depuis quelques jours la fameuse musique des Janissaires, dont le nom seul nous ramène à un siècle en arrière.

Mais le sultan actuel est un érudit épris d'études historiques, et l'on ne saurait s'étonner qu'il ait encouragé cette intéressante reconstitution. Revêtus de leurs curieuses uniformes du XVII^e siècle — l'époque héroïque de la redoutable milice des *yéni-tcheri*, ou nouvelle troupe — les musiciens se limiteront exclusi-



LE GÉANT DES CERFS-VOLANTS

Long de 6 mètres et large de 4, ce curieux spécimen s'éleva à 450 mètres de hauteur, en février dernier dans les environs de Philadelphie.

Un Match en faveur chez les Yankees Le Lancement d'un Cerf-volant Géant

L'aéroplane et le dirigeable n'ont pas diminué la vogue des cerfs-volants, du moins aux États-Unis, où ce jeu a donné naissance à des clubs florissants.

Le lecteur français sera surpris d'apprendre qu'il existe en Amérique 512 clubs de "kitang" qui comptent un ensemble de 42,000 membres!

C'est à qui, parmi ces associations, lancera le cerf-volant le plus curieux ou le plus grand pendant les semaines de match qui les mettent aux prises périodiquement.

Nous donnons ici la photographie du plus grand cerf-volant qui ait fait jusqu'ici son apparition. Long de 6 mètres et demi, large de 4 mètres, il fut lancé en février dernier dans les environs de Philadelphie.

Favorisé par le temps, il s'éleva à une hauteur de 450 mètres, performance qui fut dûment constatée à l'aide d'un baromètre à maximum attaché à la base de l'engin.

Le même jour, il souleva un homme à une hauteur de 65 mètres.

V. F.

DU HAVRE AU PAYS DES BONIS
Les Aventures
 de "Propre-à-Rien"

par
Jules LERMINA

PREMIÈRE PARTIE
 la Révélation.

Chapitre IV

Leverdier l'assassin ! (Suite.)

A l'âge de vingt-deux ans, ses parents étant morts, en lui laissant de très modestes économies, Jean Leverdier était venu s'établir à Limay où il avait ouvert un atelier d'ébéniste, fabricant et réparateur de meubles, avec boutique sur la grande rue.

« Peu de temps après, il s'était marié.

« Il semblait travailleur, assidu, sobre et, bien que peu communicatif, il vivait en bonne intelligence avec les voisins. Cependant son commerce ne paraissait pas prospérer. Sa femme qui avait travaillé pour être institutrice avait abandonné cette par-

Reproduction et traduction réservées. Voir le n° 803 à 806.

tie et tenait la boutique, pendant qu'il courait le pays à la recherche de travail.

« Ce fut alors qu'il contracta la fâcheuse habitude de boire et plus d'une fois on le vit trébucher, dans les rues de Limay, alors qu'il regagnait sa demeure.

« Un fils lui était né.

« Les charges augmentaient plus rapidement que les ressources.

« Dans les quelques mois qui précédèrent le crime, on constata que ses affaires s'embarrassaient de plus en plus. Il payait difficilement son loyer, trouvait peu de crédit auprès des marchands de bois des environs, et plus d'une fois avait reçu du papier timbré.

« Il vivait de plus en plus renfermé, ne parlant de ses soucis à personne. Sa vanité souffrait visiblement d'une situation qui empirait chaque jour.

« On a constaté sur les livres du malheureux Lavalette qu'il lui était redevable de plusieurs centaines de francs : on a retrouvé dans la caisse du marchand de bois des billets qu'il n'avait pas payés : même à ce sujet, Leverdier prétend que ces billets avaient été renouvelés et que de nouvelles traites font double emploi avec ces titres qui, selon lui, ne lui avaient pas été rendus. Cette assertion toute gratuite et qui porterait atteinte à l'honorabilité de sa victime est démentie par tous les faits de

la cause. Lavalette tenait ses livres avec un ordre parfait, qui offre toute garantie.

« Le jour du crime, Lavalette s'était présenté chez Leverdier afin de réclamer un acompte qui lui avait été formellement promis. Mme Leverdier dit que son mari sollicita un nouveau délai et que Lavalette, très complaisant, consentit à attendre. Selon l'inculpé et d'après sa femme, aucune querelle ne se serait élevée entre les deux hommes et Leverdier aurait simplement promis d'aller le lendemain à Mantes où il avait quelque argent à toucher.

« Il est peu probable que les choses se soient passées aussi simplement.

« Lavalette, à ce qu'on nous affirme, avait le tort de porter l'argent de ses recouvrements et ses papiers dans une sacoche qui pendait ostensiblement à sa ceinture et sur laquelle même il frappait volontiers de la main, faisant tinter sans y prendre garde les pièces qu'elle renfermait.

« Il n'est pas douteux que cette circonstance fit naître l'idée du crime dans l'esprit du misérable : on sait le reste. »

Jacques épelait chaque mot, cherchant à lire entre les lignes pour deviner un mystère qu'il pressentait, sans le comprendre.

Ainsi, il arriva au compte rendu du procès.

Ici son attention redoubla : il n'avait jamais vu de tribunal, de cour d'assises, de magistrats, il ignorait la place qu'occupaient les jurés, le procureur, les juges, et pourtant devant les yeux de son âme une vision surgissait, étrange, théâtrale, que dominait une silhouette douloureuse, celle de son père auquel il prêtait son propre visage, fatigué, flétri, atterré.

Et, lisant l'interrogatoire, il écoutait, comme proferées par sa propre voix, les réponses de son père.

Il niait, obstinément, énergiquement. On le pressait, on le traquait :

« Vous êtes sorti de chez vous à onze heures du soir ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que j'avais mal à la tête, j'étais congestionné !... Mes affaires me bourraient. Je voulais prendre l'air, j'avais peur d'une attaque... j'ai dit à ma femme que je serais absent à peine une demi-heure et je suis sorti...

— En prenant votre bâton...

— Je n'ai pas pris de bâton... ce n'est pas vrai ! Celui qu'on me représente n'est pas à moi... ma femme peut le certifier...

— Si ce bâton n'était pas à vous, comment se peut-il faire qu'on l'ait trouvé dans votre main crispée, alors que vous gisiez, ivre, sur le trottoir du pont...

— Je n'en sais rien... il a là pour moi quelque chose d'explicable... de plus, il est faux que je fusse ivre...

— Oui, oui, vous l'avez déjà dit. Dites-nous ce que vous avez fait depuis votre sortie de votre domicile...

— Mes souvenirs ne sont pas très précis. Je vous dis que j'avais la tête lourde : le sang me battait les tempes, mes jambes

LES BIENFAITS D'UN TREMBLEMENT DE TERRE

Nouveaux Champs d'or dans l'Alaska

Con doit supposer, en principe, que toute violente secousse de notre fragile écorce terrestre constitue un phénomène néfaste, qu'on préférerait voir se produire chez le voisin plutôt que chez soi !

Mais il n'est point de règle sans exception, ainsi que les rares habitants des rivages méridionaux de l'Alaska ont pu le constater récemment.

Cette région, selon toute évidence, était hautement minéralisée, comme disent les techniciens, car on y avait recueilli un peu partout de la poudre d'or. Mais, sauf dans un seul cas, les mineurs n'avaient pas rencontré de gisements assez riches pour payer l'exploitation.

Un de ces chercheurs d'or, nommé Wells, avait dépensé trois années de sa vie et la plus grosse partie de ses économies à chercher la fortune dans cette région. Découragé, il s'apprêtait, en octobre dernier, à retourner à Tacoma (États-Unis), sa ville d'origine, et, déjà, ses malles étaient bouclées, quand, en attendant le départ du steamer, il voulut se rendre compte des effets d'un tremblement de terre qui avait secoué violemment le littoral, deux jours auparavant.

Il n'avait pas marché depuis vingt minutes qu'il s'arrêtait en poussant un cri de stupéfaction. Était-il le jouet d'une illusion ?

Là où ses yeux avaient contemplé la semaine passée la muraille cyclopéenne d'un glacier, se dressait maintenant un mur de roche sur la face duquel ses regards exercés distinguaient de loin l'affleurement d'un filon !

Il s'approchait en hâte, détachait quelques débris de roche, les rapportait au campement,

les grillait sur un fourneau, les pulvérisait, puis lavait dans une écuelle la poussière obtenue.

Plus de doute ! Il venait de mettre la main sur la fortune si ardemment poursuivie ! Selon la pratique observée par tout bon prospecteur, il avait pesé les débris de roche avant de les pulvériser. A l'aide d'un simple calcul d'arithmétique, et après avoir recueilli et pesé l'or déposé au fond de l'écuelle, au cours du lavage, il déterminait que la mine qu'il venait de découvrir contenait 125,000 francs d'or pur à la tonne !

Le même jour, à plusieurs lieues de distance, un autre prospecteur découvrait un filon presque aussi riche, puisqu'il donnait 82,000 francs d'or à la tonne (c'est-à-dire qu'une tonne de roche extraite de ce filon contenait une quantité d'or valant 82,000 francs).

Et, là encore, c'était le tremblement de terre qui avait rompu et dispersé la glace sous laquelle la roche aurifère avait sommeillé durant un nombre incalculable de siècles !

Comme bien on pense, la nouvelle de ces deux trouvailles sensationnelles se répandait rapidement dans la région, et des milliers de mineurs et d'aventuriers abandonnaient Valdez, Cordova, Seward et les autres villes de la région pour se précipiter vers les nouveaux champs d'or.

Remarquez que ces événements se sont déroulés en octobre 1911. Or, telle a été l'affluence de mineurs et d'aventuriers, qu'une ville s'est fondée aussitôt entre ces deux gisements.

Elle s'appelle *Golden* (la Dorée) et compte déjà 12,000 habitants !

JACQUES D'IZIER.

avaient peine à me porter, j'étais étourdi, comme si j'avais bu... et Dieu sait si j'avais pris la moindre goutte d'alcool. Je sais que j'ai remonté la grande rue...

— Vous êtes passé devant l'hôtel du Cheval-Blanc ?

— Oui, et j'ai même aperçu à travers la fenêtre M. Lavalette qui trinquait avec d'autres personnes... j'ai passé et j'ai continué mon chemin. Je suis arrivé au pont, et là l'idée m'est venue que l'air frais de la rivière me ferait du bien. C'est pourquoi j'ai suivi le trottoir, afin d'aller m'accouder sur le parapet... à partir de ce moment, je ne me souviens de rien... il me semble que j'ai vu des lueurs devant mes yeux... quelque chose comme un éblouissement... et j'ai dû tomber...

— Messieurs les jurés apprécieront cette version qui semble bien peu vraisemblable. C'est vers onze heures un quart que Lavalette a quitté l'hôtel du Cheval-Blanc pour se rendre à Mantes où ses affaires l'appelaient de grand matin... l'accusation vous dira que vous vous êtes tapi le long du parapet, que vous l'avez guetté, attendu et assailli au passage... il est tombé mort, alors vous vous êtes jeté sur lui et vous l'avez volé...

— Mais ce que vous dites est impossible. Puisqu'on m'a trouvé, à ce qu'il paraît, gisant auprès de lui, qu'est-ce qui m'a empêché de fuir?...

— Vous étiez ivre...

— Encore une fois, c'est faux ! et, en admettant que, le crime commis, je me sois affalé sur le sol, comme n'aurait-on pas trouvé la sacoche sur moi?... Où et comment aurais-je pu m'en débarrasser?...

— Messieurs les jurés apprécieront... »

Cette phrase revenait comme un refrain et coupait court à tout raisonnement.

Il était clair que, dès le début, le président avait pris nettement parti contre l'accusé ! Mais il faut ajouter que les réponses de Leverdier avaient provoqué plusieurs fois les murmures de l'auditoire, évidemment hostile.

Le défilé des témoins avait commencé, presque tous défavorables à Leverdier qu'on présentait comme un homme sournois, de caractère difficile. Et tous répétaient le même refrain : Il buvait.

« Où est-ce que je buvais ? demanda Leverdier en un élan d'exaspération. Qui a bu avec moi ? Chez quel débitant m'avez-vous vu attablé ?... »

— C'était dans vos tournées que vous vous enivriez...

— Qu'on aille chez les aubergistes des environs, on verra si je buvais !... »

Cette idée d'une enquête chez les marchands de vins avait paru très comique à la foule qui avait éclaté de rire. Le président avait invité l'accusé au silence, lui affirmant qu'il compromettrait sa cause.

Un cultivateur racontait que, descendant de la colline des Célestins, il avait vu clairement la silhouette de deux hommes qui semblaient se colleter. Il faisait clair de lune et les formes se dessinaient clairement.

« Levez-vous, Leverdier. Témoin, regardez cet homme, vous paraît-il que ce soit un de ceux que vous avez vus ?... »

Le témoin répondit qu'il faisait trop nuit et qu'il était trop loin pour voir les visages. Mais c'était bien la carrure de l'assassin. Du reste, il y avait un détail dont il était sûr : c'est qu'il portait un chapeau bas, à larges bords...

« Et voici le chapeau qui vous coiffait ce soir-là, dit le président à Leverdier, à moins que vous ne niez encore... »

Il présentait aux jurés un mauvais feutre à grands bords plats.

« Je ne nie que ce qui n'est pas vrai, répliqua l'accusé, ce chapeau est bien à moi... »

Jacques lisait tout cela, les dents serrées, les yeux fiévreux... le témoin s'appelait Jérôme Lattet, c'est-à-dire que c'était chez lui, devenu fermier auprès du Havre, que lui, le fils de Leverdier, avait passé sa première enfance.

Il se demandait comment il se pouvait faire qu'il eût été recueilli chez un des témoins qui avaient fait condamner son père !...

Mais soudain un autre nom lui sauta aux yeux, celui de Pierre Vatar.

C'était bien le même M. Vatar, alors assez modeste marchand de bois et qui était en affaires avec Lavalette. Celui-là avait quitté l'hôtel du Cheval-Blanc un peu avant Lavalette et s'était mis en route pour Mantes qu'il habitait. Ce n'était que le lendemain qu'il avait été informé de l'assassinat et il avait été assigné pour déclarer quelles étaient ses relations avec la victime.

Il donnait les meilleurs renseignements sur lui, louant sa probité et sa délicatesse. Du reste, il ne lui devait rien et n'avait pas fait avec lui d'opérations nouvelles depuis quelque temps. C'était par hasard qu'il l'avait rencontré ce soir-là à l'Hôtel du Cheval-Blanc. Il n'avait rien de plus à dire. Quant à l'accusé, il ne le connaissait que de vue et ne pouvait fournir sur lui aucun renseignement. C'était tout.

Ainsi les deux hommes que Jacques avait connus dès son enfance, Jérôme Lattet et M. Vatar, avaient été mêlés au procès de son père.

Une dernière déposition lui serra le cœur : c'était celle de sa mère entendue sans prêter serment, de par le pouvoir discrétionnaire du président.

Elle s'était présentée, vêtue de noir, pâle et triste, et aux questions quasi bienveillantes du président elle avait répondu par cette déclaration :

« J'affirme que mon mari est un honnête homme, incapable du crime dont il est accusé... »

— En parlant ainsi, avait interrompu le président, vous faites votre devoir de bonne épouse. Cependant vous devez à la justice toute la vérité. Votre mari buvait ?

— Non. C'est à peine s'il prenait un doigt de vin après ses repas...

— Cependant il est rentré chez lui ivre, souvent...

— C'est inexact. Mon mari est sujet à des maux de tête, le sang lui monte aux yeux, il devient cramoisi et cela lui donne l'apparence de l'ivresse... mais je répète qu'il ne boit pas...

— Je n'insiste pas. Cependant vos dénégations obstinées, contre l'évidence, peuvent lui faire plus de mal que de bien... l'ivresse constitue parfois une excuse... MM. les jurés apprécieront... mais dites-leur si votre mari est bien sorti de chez vous à onze heures du soir...

— J'étais déjà couchée. Ce doit être l'heure.

— Il a pris son bâton...

— Non. Sa canne est restée à la maison. Le bâton n'est pas à lui...

— Évidemment, reprit le président en se retournant vers les jurés, les réponses sont trop identiques pour n'avoir pas été concertées...

— Je jure, s'écria la femme, que je dis la vérité... »

Puis, s'exaltant, elle ajouta :

« Mon mari n'est pas causeur, il ne se mêle ni aux intrigues ni aux racontars du village... aussi ne l'aime-t-on pas, parce qu'il ne fait point partie des coteries... »

Une explosion de murmures partis de l'auditoire lui coupa la parole. Le président se hâta de la renvoyer à son banc.

A ce moment, un incident assez singulier s'était produit. Un homme s'était levé, dans l'auditoire, sorte d'ouvrier vêtu d'une cote bleue, qui avait dit à haute voix :

« Monsieur le président, je voudrais déposer... »

— Etes-vous assigné ?

— Moi ? Non... mais je veux parler tout de même... »

Le président consulta ses assesseurs, le ministère public et ordonna que l'interrupteur fût amené devant la barre.

Sur interpellation il déclara se nommer Victorin Samson, journalier, habitant Gassicourt. Qu'avait-il à dire ?

« Voilà, monsieur le Président. J'ai entendu l'interrogatoire, les témoins, tout, quoi. Et j'ai été tout surpris que personne ne disait la vérité... »

— Sur quel point ?

— Hé ! sur Lavalette, donc, que tout le monde présente comme un petit saint... sans doute parce que personne n'a le courage de dire ce qui est, rapport qu'il a des héritiers qui poursuivraient ses débiteurs... un peu tout le monde. »

Il y eut dans l'auditoire un mouvement de surprise. Mais aucune voix ne protesta.

« Or, il faut que vous sachiez, monsieur le Président, que Lavalette était ni plus ni moins qu'une affreuse canaille... avaricieux, usurier et voleur... »

— Taisez-vous ! s'écria le président, je ne puis permettre...

— Oh ! je ne dis pas qu'on a eu raison de le tuer, mais enfin c'est un peu raide qu'on en fasse un brave homme (il parlait très vite, entêté à aller jusqu'au bout), alors qu'il volait sur les poids, sur l'argent qu'il vous donnait, qu'il niait les paiements qu'on lui avait faits, qu'il vous présentait

deux fois les mêmes billets...

Le président, outré, donna ordre aux gardes d'expulser le témoin qu'on enleva à bout de bras et qui résistait en criant :

« Une canaille, je vous dis !... »

En quelques paroles sévères, le président avait fait justice de ces divagations et avait rendu un nouvel hommage à la probité de Lavalette. La foule avait applaudi. L'effet de cette diversion avait été désastreux pour l'accusé.

Le réquisitoire était comme d'ordinaire un ramassis de lieux communs : Le-verdier était rabaisé au rang des pires bandits. Sournois, ivrogne, brutal, il n'était pas un vice qui lui fût étranger. Le procureur insistait, particulièrement sur la préméditation qui était évidente, l'assassin ayant combiné l'assassinat pendant toute la journée. Finalement il réclamait la peine capitale.



LES AVENTURES DE PROPRE-A-RIEN

Un témoin avait vu la silhouette des deux hommes qui semblaient se coller. (P. 447, col. 1.)

L'avocat, maître Marcelin, était jeune, ardent, mais inexpérimenté. Il avait heurté de front l'accusation. Quelques mots trop énergiques lui attirèrent de la part du président une verte mercuriale et le procureur le menaça de réquisitions sévères.

Le jury délibéra rapidement. Leverdier

fut condamné à la peine de mort.

En entendant l'arrêt, le malheureux se dressa criant :

« Je suis innocent ! » puis s'abattit sur son banc, évanoui.

Vingt-huit jours après, son pourvoi ayant été rejeté, son exécution paraissant certaine, une décision gracieuse du président de la République avait commué la peine de mort en celle des travaux forcés à perpétuité.

Un court entrefilet mentionna son transfert à Brest et son embarquement pour Cayenne.

Puis était mentionnée en quelques mots la mort de Mme Leverdier, avec cette nouvelle qu'un parent éloigné avait bien voulu consentir à se charger de l'enfant.

C'était tout.

(A suivre.)

JULES LERMINA.

Les Lauréats de la Société de Géographie de Paris

La Société de Géographie de Paris a, dans sa séance du 19 avril, sous la présidence du Prince Roland Bonaparte, procédé à la distribution des médailles décernées pour l'année 1911.

Médaille d'or de la Société, à M. le Dr Jean CHARCOT, pour ses expéditions antarctiques (1903-1905 — 1908-1910).

Prix Ducros-Aubert (1,200 francs et médaille d'or), à M. Augustin BERNARD, pour ses travaux sur les Confins marocains.

Prix Legerot (1,000 francs et médaille d'or), à M. François ROUX, missionnaire, pour ses travaux topographiques dans le Se-tchouan.

Prix Henri Duveyrier (médaille d'or), à M. le général LYAUTEY, pour les cartes de l'Extrême Sud et des confins algéro-marocains.

Prix du Journal des Voyages FONDATION LÉON DEWEZ (médaille d'or), à M. Félix DUBOIS, pour ses ouvrages sur l'Afrique occidentale française : *Tombouctou la Mystérieuse* et *Notre beau Niger*.

Prix Conrad Malte-Brun (médaille d'or), à la SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE FINLANDE, pour l'Atlas de Finlande 1910.

Prix Jules Girard (médaille d'or), à M. Louis FAVÉ, ingénieur hydrographe en chef de la marine, pour l'étude des marées par l'emploi du marégraphe plongeur.

Prix Erhard (médaille d'or), à M. G. DELINGETTE, pour ses travaux cartographiques sur l'Afrique Équatoriale française.

Prix Eugène Potron (600 francs et médaille d'argent), à Mgr LECHAPTOIS, pour son ethnographie du Tanganyika.

Prix J. Janssen (médaille spéciale de vermeil), à Emile MARCHAND, pour ses travaux météorologiques dans la région des Pyrénées.

Prix Charles Maunoir (médaille de vermeil), à M. Philippe GLANGEAUD, pour ses études géographiques du Plateau central.

Prix Francis Garnier (médaille de vermeil), à MM. Henri BRENIER et H. RUSSIER pour leur ouvrage *L'Indochine française*.

Prix Juvénal Dessaignes (médaille de vermeil), à M. Eugène CAILLOT, pour son *Histoire de la Polynésie orientale*.

Prix Armand Rousseau (médaille de vermeil), à M. Henri MAITRE, pour ses levés topographiques et ses études dans la région Moï du Sud indochinois.

Prix J.-B. Morot (médaille de vermeil), à M. le capitaine de frégate LEBAIL, pour ses travaux hydrographiques sur la côte occidentale d'Afrique.

Prix Charles Grad (médaille d'argent), au SERVICE GÉOLOGIQUE DE NORVÈGE, pour ses études géographiques et géologiques de la Norvège.

Prix Alphonse Milne-Edwards (médaille d'argent), à M. le capitaine A. AYMARD pour ses publications sur les Touareg.

Prix William Huber (médaille d'argent), à M. le Dr J. EPPER, pour ses études sur l'hydrométrie de la Suisse.

Prix Alphonse de Montherot (médaille d'argent), à M. C. van OVERBERGH, pour la collection de monographies ethnographiques publiée par ses soins.

Prix Alexandre Bouteau (médaille d'argent), à Mme Gabrielle VASSAL, pour son ouvrage *Mes trois ans en Annam*.

Prix Jomard (Monuments de la géographie), à M. Jean DENUCÉ, pour ses travaux sur Magellan et la question des Moluques.

G. R.

LES MÉDAILLES D'OR DU « JOURNAL DES VOYAGES »

Il y a vingt ans, en 1891, désireux de faire œuvre de vulgarisation géographique, M. Léon DEWEZ, directeur du « Journal des Voyages », fondait deux prix annuels destinés à seconder les efforts des Sociétés de Géographie en encourageant les voyageurs et explorateurs les plus méritants.

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS a décerné cette année dans sa séance du 19 avril la médaille d'or du *Journal des Voyages* à M. FÉLIX DUBOIS pour ses ouvrages sur l'Afrique Occidentale.

La médaille d'or du *Journal des Voyages* a été précédemment décernée par la Société de Géographie de Paris : en 1891, à M. Henri Dauvergne ; en 1892, à M. de Morgan ; en 1893, à M. Dybowski ; en 1894, à M. Edouard Fodé ; en 1895, à M. Edouard Ponel ; en 1896, à M. François-J. Clozel ; en 1897, à M. Jean Chaffanjon ; en 1898, à M. le C^{te} Jouan ; en 1899, à M. le C^{te} Simon ; en 1900, à M. Guillaume Grandidier ; en 1901, à M. le C^{te} A.-L. Welfel ; en 1902, à M. Hugues Kraft ; en 1903, à M. Ed. de Mandat-Grancey ; en 1904, à M. Bonnel de Mézières ; en 1905, à M. le capitaine Besset ; en 1906, à M. Louis Gentil ; en 1907, à M. J.-B. Vaudry ; en 1908, à M. le lieutenant Maurice Cortier ; en 1909, à M. le général de Beylié ; en 1910, à la mission Jean Duchesne-Fournet ; en 1911, à M. le commandant Henri de Lacoste.

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE a décerné cette année dans sa séance du 19 mars la médaille d'or du *Journal des Voyages* à M. LE HÉRISSE pour son ouvrage : *L'Ancien royaume du Dahomey*.